

juillet 1902

Chère Ada,

Les souvenirs de
votre mère et en pratique
des préceptes qu'il renferme
et n'oubliez pas celle qui se
le Souvenir A. Catargu

*Au Souvenir
de ma bien-aimée Mère.*

CL. JURANVILLE.

LE
SAVOIR-FAIRE
ET LE
SAVOIR-VIVRE

Ouvrages de M^{lle} Clarisse JURANVILLE

- LE PREMIER LIVRE DES PETITES FILLES**, Historiettes morales et Leçons de choses. 160 gravures. Vol. in-12, cart. » fr. 75
- LE DEUXIÈME LIVRE DES PETITES FILLES**, Historiettes, Poésies, Premières notions des sciences naturelles. 320 gravures. Vol. in-12. . . 1 fr. »
- LE TROISIÈME LIVRE DES JEUNES FILLES**, Voyage de deux jeunes filles en France. (En collab. avec M^{me} P. Berger.) In-12 de 396 p. 400 grav. 1 fr. 40
- LE BAGAGE SCIENTIFIQUE DE LA JEUNE FILLE**. (En collaboration avec M^{me} Pauline Berger.) In-12, 400 pages, 200 gravures; cart. . . . 1 fr. 50
- LA CIVILITÉ DES PETITES FILLES**. (En collaboration avec M^{me} Pauline Berger.) Vol. in-12, cart. 45 grav. » fr. 60
- JEANNE D'ARC** racontée aux jeunes filles. Livre de lecture courante, illustré de 12 grandes gravures. Prix. » fr. 60
- MANUEL D'ÉDUCATION MORALE ET D'INSTRUCTION CIVIQUE**, à l'usage des jeunes filles; conforme au progr. offic. In-12 de 336 p., illustré; cart. 1 fr. 25
- DICTÉES AMUSANTES, ÉLÉMENTAIRES ET GRADUÉES**, à l'usage du jeune âge. Vol. in-12, cartonné. 1 fr. 50
- DICTÉES RÉCRÉATIVES SUR L'ORTHOGRAPHE USUELLE**. Exercices présentant, sous la forme de textes suivis, tous les cas où le même son et la même finale ont une orthographe différente. Vol. in-12. 1 fr. 50
- DICTÉES CURIEUSES** sur les Difficultés, les Contrastes, les Bizarries, les Anomalies, les Irrégularités et les Subtilités de la langue française, suivies de Dictées données dans les examens. Volume in-12. . . . 1 fr. 50
- LES PARTICIPES EN HISTOIRES**. Règles. Devoirs d'invention et d'imitation. Exercices analogiques et monograph., nombr. Histoires servant d'application. — Livre du Maître, 1 fr. 50. — Livre de l'Élève, cart. . . 1 fr. »
- LA CONJUGAISON ENSEIGNÉE PAR LA PRATIQUE**, Textes suivis renfermant des Verbes de même terminaison, Devoirs d'invention, Dictées, Permutations, Conjugaison de tous les verbes présentant des difficultés. — Livre du Maître, 1 fr. 50. — Livre de l'Élève. » fr. 75
- PREMIERS SUJETS DE STYLE** (1^{er} degré), avec Sommaires raisonnés; méthode intuitive, mise à la portée des plus jeunes enfants. — Livre du Maître, 1 fr. — Livre de l'Élève » fr. 50
- MANUEL DE STYLE ET DE COMPOSITION** (2^e degré), méthode nouvelle, raisonnée et pratique. — Livre du Maître, 1 fr. 50. — Livre de l'Élève. » fr. 75
- LE STYLE ENSEIGNÉ PAR LA PRATIQUE** (3^e degré). Leçons sous forme de catéchisme; exercices comparatifs destinés à former le goût et à exercer le jugement; devoirs d'invention dans lesquels les élèves doivent employer eux-mêmes toutes les figures de style; rédactions usuelles, indispensables dans la pratique de la vie; nombreux sujets de style, avec sommaires raisonnés. — Livre du Maître, 2 fr. — Livre de l'Élève. 1 fr. »
- MÉTHODE DE CALCUL ORAL**, mise à la portée des jeunes enfants, renfermant plus de 250 Exercices et Problèmes variés. In-12 » fr. 30
- PETITE GÉOGRAPHIE DU LOIRET**, avec Notions histor. et Carte. » fr. 75
- LA VOIX DES FLEURS**, origine des emblèmes donnés aux plantes, souvenirs et légendes qui y sont attachés, proverbes auxquelles elles ont donné lieu, pensées morales, vers qu'elles ont inspirés aux poètes. Joli volume in-18, broché, 2 fr. — Relié en percaline, titre doré 2 fr. 50

Du même Auteur: **BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DES JEUNES FILLES**
PUBLIÉE PAR LA LIBRAIRIE LEFORT, A LILLE

MÉMOIRES DE FEMMES CÉLÈBRES

AVEC RÉFLEXIONS ET NOTES

10 volumes in-8°. — Prix du volume, broché 4 francs.

1. DUCHESSE D'ABRANTÈS. — 2. NAPOLEON A SAINTE-HELENE.
3. PRINCESSE DE LAMBALLE.

LE SAVOIR-FAIRE ET LE

SAVOIR-VIVRE GUIDE PRATIQUE DE LA VIE USUELLE

A l'usage des jeunes filles

Par CLARISSE JURANVILLE

Éducation.	—	Convenances sociales, Usage, Politesse.
Instruction.	}	ÉCONOMIE DOMESTIQUE : Ménage, Cuisine,
		Recettes utiles, Conseils pratiques.
Récréation.	}	HYGIÈNE : L'Habitation, les Vêtements,
		Soin des malades, Remèdes usuels.
		Poésies, Historiettes, Chants, Anecdotes.

22^e Édition, Illustrée de 200 Gravures



Fondo Passarelli
207

PARIS
LIBRAIRIE LAROUSSE
17, RUE MONTPARNASSE, 17
SUCCURSALE : rue des Écoles, 58 (Sorbonne).

LE SAVOIR-FAIRE

ET

LE SAVOIR-VIVRE

PRÉFACE

L'instruction la plus étendue laisserait fort à désirer et serait même peu appréciable chez une femme, si elle n'avait pour complément la Science du ménage, condition indispensable du bonheur domestique.

La jeune fille qui va quitter l'école pour devenir maîtresse de maison doit connaître ces mille détails qui constituent la vie de famille. Il importe donc de lui parler de ses devoirs, de la familiariser avec ses obligations futures. Il est des choses qu'on ne fait bien que lorsqu'on a l'habitude de les faire souvent, parce qu'elles exigent une longue pratique.

Dans cet ouvrage, dont le succès a dépassé nos espérances, nous initions nos lectrices au Savoir-Faire, c'est-à-dire à toutes les questions concernant l'économie domestique, cette science par excellence des femmes, et au Savoir-Vivre, c'est-à-dire aux qualités qui font le bonheur dans le ménage et le charme des relations sociales.

1. — La Mission de la jeune fille.

Enfants ! oh ! comme il est ennuyeux, n'est-ce pas, le jour sans soleil ; comme il est sans attrait le jardin sans fleurs ! Et nous ajouterons : Qu'elle est grande la maison sans enfant, et qu'il est triste le foyer sans jeune fille !

La jeune fille au milieu de la famille, c'est la fleur qui embellit le parterre, c'est le rayon de soleil qui réchauffe et égaye, c'est l'oiseau qui, par son doux gazouillement, charme les oreilles et réjouit le cœur. Son rôle au milieu des siens est tout de paix, de douceur, de condescendance, d'abnégation ; elle doit toujours être prête à se sacrifier pour faire plaisir aux autres. N'a-t-elle pas pour récompense ce grand stimulant : se sentir aimée !

Le dépôt précieux de l'union des familles vous est confié, jeunes filles ; c'est à vous de mettre en œuvre ces ressources immenses d'amabilité que vous possédez. Montrez à tous le bien que font les autres, dissimulez les torts, cachez les fautes, calmez les ressentiments.

Malgré votre inexpérience des choses du monde, vous êtes plus capables que personne de maintenir la paix ; il est en vous des charmes auxquels on ne résiste pas : la simplicité de votre âge, l'affection sincère de votre cœur, la droiture de votre esprit que rien n'a faussé encore.

Enfants ! nulle tâche sur la terre n'est plus belle que la vôtre ! Si le bonheur habite votre demeure, rendez-en grâce

à la Providence; si la douleur y pénètre, supportez-la avec résignation et rendez-la moins amère aux autres par votre dévouement. Prodiguez autour de vous les soins et les douces paroles; usez de la tendresse que vous portent vos parents pour faire renaître la confiance dans leur âme. Soyez dans vos familles l'anneau qui lie, la voix qui console, le bras qui soutient et, par vos actions et vos vertus, faites-y aimer le nom de Dieu.

2. — La Jeune Fille au foyer paternel.

Traçons quelques-uns des devoirs qui incombent à une jeune fille. Lorsque après une journée de travail le père rentre le front soucieux, elle a bientôt, par ses affectueuses prévenances, ramené la sérénité sur le visage du chef de la famille; elle écoute, comme sa mère, le récit des contrariétés qu'il a éprouvées, et toutes deux, par de bonnes paroles, le plaignent d'abord, l'encouragent ensuite.

Si la mère est souffrante, sa fille la remplace dans les soins du ménage; puis, dans les moments qu'elle a de libres, elle vient travailler à l'aiguille près de la malade ou lui fait une lecture qui la distrait, la console et la fortifie.

Pendant les longues veillées d'hiver, quand la jeune fille s'aperçoit que la conversation languit, vite elle la ranime avec entrain, raconte une anecdote, questionne l'un et l'autre pour les faire parler. Ou bien elle chante la romance aimée de la grand'mère, les couplets patriotiques qui font les délices du père ou du frère aîné. Est-elle musicienne? elle se dirige vers son piano et en tire d'harmonieux accords.

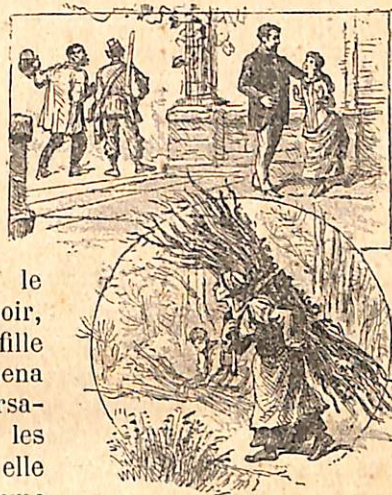
Dans les difficultés de la vie, elle est toujours pour la conciliation; du reste, il est tellement dans le caractère de la femme d'être indulgente, d'aimer à pallier les torts, qu'on

éprouve un sentiment pénible quand on la voit exciter au lieu de calmer.

A ce propos, nous nous permettrons de rappeler ici un souvenir. L'été dernier, nous étions en villégiature dans une maison amie; le garde vient tout ému trouver son maître et lui raconte qu'ayant surpris un braconnier chassant, il lui avait dressé procès-verbal, et que cet homme l'avait injurié grossièrement. Le propriétaire se montra sévère et dit que la justice suivrait son cours. Tout le monde se tut; mais le soir, au dîner, Laure, la fille aînée de la maison, amena adroitement la conversation sur la femme et les enfants du braconnier; elle raconta combien cette femme

avait de mérite : elle était propre, laborieuse, et élevait très bien toute sa petite famille... Le père de Laure n'eut pas l'air de faire attention à ces paroles; mais, quelques heures plus tard, le garde recevait l'ordre formel de ne pas donner suite au procès; il devait seulement faire venir le délinquant et le réprimander. — Une autre fois, c'étaient des bestiaux qui avaient pacagé dans un pré réservé, ou un homme qui avait coupé du bois vert; et, à chaque délit nouveau, Laure plaidait les circonstances atténuantes avec tant de prudence et d'adresse que, presque toujours, elle gagnait son procès. Aussi tous ceux qui la connaissaient l'appelaient-ils *l'ange du foyer*.

Sujet de rédaction. — Expliquer la mission de la jeune fille au foyer paternel. Dire l'influence qu'elle peut exercer au milieu de sa famille.



3. — L'Économie domestique.

Il est un art de conduire les ménages, d'administrer les maisons et les familles, qui est le propre des femmes, et qu'il convient aux jeunes personnes d'étudier de bonne heure ; c'est l'*économie domestique* ou *privée*. Elle a pour objet de procurer le plus de bien-être avec le moins de dépense possible, et elle exige des femmes une réunion de qualités également nécessaires : l'ordre, la prévoyance, la propreté, la régularité, l'amour du travail et le dévouement. Nous ne parlerons ici que de la première de ces qualités, l'*ordre*, en ce qui regarde le *budget* de la famille.

Voulez-vous établir un ordre parfait dans votre maison ? écoutez les conseils suivants :

Ayez un livre de comptes, sur lequel vous inscrirez d'abord votre revenu, si votre position vous permet de le connaître à l'avance ; puis vos recettes et vos dépenses. Mais prenez garde, en calculant votre revenu, de ne pas vous laisser abuser par l'espérance d'être plus riche que vous ne l'êtes réellement. Ne comptez pas comme vous appartenant ce qui ne repose que sur un *peut-être* ; établissez vos dépenses d'après ce que vous *avez* et non d'après ce que vous *espérez*.

Si vous savez combien vous aurez à dépenser dans une année, divisez exactement la somme, sans oublier la part des pauvres et de l'imprévu, et voyez ce que vous pouvez dépenser par mois et par jour. D'après le calcul, établissez la dépense que vous pouvez faire pour le logement, pour la nourriture, pour les vêtements, et prenez garde de ne jamais la dépasser.

Si vos revenus fixes ne sont pas suffisants pour tous vos besoins, travaillez, gagnez de l'argent. Une personne n'est pas pauvre parce qu'elle n'a rien, mais parce qu'elle ne travaille pas. Le travail nourrit toujours celui qui le fait

avec assiduité. Si par vos dépenses exagérées vous laissez des vides s'introduire dans votre bourse, vous aurez nécessairement recours aux emprunts, vous aurez des *dettes*. Oh ! alors, malheur à vous ! Rien n'assombrit la vie, ne gâte les joies et ne ruine insensiblement comme les dettes. Une dette dans le ménage est comme une déchirure à un vêtement : elle s'agrandit toujours, si on ne la répare pas tout de suite.

Enfin, toutes les fois que vous le pourrez, *payez comptant* : vous serez mieux servie, vous payerez moins cher et vous ne risquerez pas de dépenser au delà de vos ressources.

Parlons maintenant du livre de dépenses.

Dans un ménage bien tenu, la maîtresse de maison inscrit jour par jour les dépenses qui ont été faites. Comme elle a mille sujets de préoccupation et de distraction, elle doit prendre l'habitude de ne se coucher jamais sans avoir noté sur un petit carnet l'argent versé dans la journée. Pour ne pas être tentée de négligence, elle a besoin d'avoir ce registre dans sa chambre et sous la main.

On entend quelquefois des femmes qui manquent d'ordre dire à leurs amies : « A quoi sert d'écrire ses dépenses ? à vous effrayer par le total, car enfin ce qui est fait est fait, ce qui est dépensé ne reviendra pas. » Ce raisonnement est faux et dangereux. Lorsqu'on écrit ses dépenses, on peut se rendre compte à toute heure des sommes déboursées ; et quand le total d'une semaine dépasse les prévisions et les ressources, on réfléchit aux moyens à employer pour économiser ; puis, quand le mari s'étonne qu'il n'y ait déjà plus d'argent dans la caisse, la ménagère lui présente les pièces à conviction et lui montre l'emploi exact des sommes remises.

Quelques femmes établissent des chapitres spéciaux pour chaque espèce de dépense ; ainsi il y a des pages réservées aux vêtements, au pain lorsqu'on paye à la

taille, au vin, à la viande, à l'épicerie, aux bonnes œuvres. A la fin de l'année elles dressent leur bilan dans un résumé clair, exact et fidèle. D'un côté se trouvent les recettes, à mesure qu'elles se sont présentées ; de l'autre, les dépenses ; et la balance indique la situation financière. C'est là un moment solennel pour la mère de famille : malheur à elle si les dépenses surpassent les recettes ! sa maison s'en va à grands pas à la ruine. Grande joie si le contraire existe, si elle a un *boni* entre les mains, si elle a pu réaliser quelques économies destinées à parer aux jours mauvais ou à l'achat d'une surprise aimable pour son mari ou ses enfants ! On a dit avec raison : Dépenser plus que son revenu est le fait d'un fou, dépenser tout son revenu est le fait d'un imprévoyant, et dépenser moins que son revenu est le fait d'un sage.

D'après le bilan des recettes et des dépenses, établi à la fin de l'année, le mari et la femme se concertent. S'il y a *déficit*, ils examinent ce qu'on peut retrancher, ici ou là, pour les dépenses à venir ; ils prennent l'un et l'autre la ferme résolution de ne pas se créer de besoins inutiles, de ne plus rien dépenser sans une absolue nécessité, et tout fait espérer alors que le budget de l'année suivante se soldera par un excédent de recettes.

Dans quelques maisons d'éducation, on exige que les élèves aient un petit livre de dépenses où elles consignent tous leurs achats à mesure qu'ils se produisent. Qu'il en soit de même de vous, mes petites amies ; accoutumez-vous dès maintenant à vous rendre compte par écrit de la manière dont vous dépensez l'argent qu'on vous donne pour vos menus plaisirs ou pour vos petites fournitures de toilette. Cette comptabilité si simple, si facile, vous accoutumera à une tenue de livres plus sérieuse, indispensable plus tard.

Sujet de rédaction. — Dites ce qu'on entend par l'Économie domestique. Détaillez la comptabilité indispensable pour une maîtresse de maison. Prouvez l'utilité d'écrire ses dépenses.

4. — L'Enfant.



L'enfant est roi parmi nous
Sîtôt qu'il respire ;
Son trône est sur nos genoux
Et chacun l'admire.
Il est roi, le bel enfant !
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

C'est la gaité du manoir
Jadis solitaire ;
Ses yeux éclipsent le soir
Notre lampe austère.
C'est la primeur du verger,
L'agneau blanc cher au berger,
La fleur du parterre.

C'est pour lui qu'on a semé,
Qu'on remplit la grange ;
Le pain blanc reste enfermé
Pour le petit ange.
C'est pour lui, joyeux garçon,
Que chacun dit sa chanson,
Pour lui qu'on vendange.

V. DE LAPRADE ¹.

5. — L'Instruction pour les femmes.

Grande question que celle-ci : Est-il bon que les femmes soient instruites, ou n'est-il pas préférable qu'elles ne possèdent que les connaissances dont elles ne peuvent se passer dans leur humble et modeste rôle de ménagère ? Nous ne craignons pas de dire que cette question est injurieuse pour les femmes, et voici ce que nous répondrons : Une jeune fille doit recevoir une instruc-

1. LAPRADE (*Victor-Richard de*), poète français, né à Montbrison en 1812, mort à Lyon en 1883.

tion sérieuse, solide, étendue, complète même si sa condition le permet. On ne doit rien négliger pour orner son esprit et développer son intelligence. Les âmes, comme la terre, quand on les laisse en friche, ne produisent que des fruits sauvages. Les femmes ont, comme les hommes, une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, une santé à conserver, des biens à gouverner ; leur est-il plus facile qu'aux hommes de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre ? Les devoirs que les femmes ont à remplir sont les fondements de toute la vie humaine. Ne sont-ce pas les femmes, en effet, qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de tout ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Qu'on se persuade bien d'ailleurs qu'un esprit cultivé est de tous le plus propre à comprendre ses devoirs.

C'est au nom de la famille, au nom du salut de la famille, au nom de la maternité, du mariage, du ménage, qu'il faut réclamer pour les filles une forte et sérieuse éducation.

Nous dirons donc aux jeunes filles : étudiez, cultivez sans cesse votre intelligence ; mais alors deux conditions vous sont imposées : la première, c'est que jamais vos devoirs de fille, d'épouse ou de mère n'aient à souffrir de vos études ; qu'ils aient toujours la première place ; la seconde, c'est qu'il ne faut jamais faire parade de votre savoir, aimer à le produire ; vous pouvez tout au plus *le laisser soupçonner*. A ces conditions, soyez aussi instruites que vous le désirerez et nul ne pourra y trouver à redire.

Nous avons connu une jeune femme, charmante sous tous les rapports, qui un jour fut surprise par son mari à corriger des devoirs de latin et de grec donnés à son fils au collège. Le mari, étonné, s'écria : — Mais, vous savez donc ces deux langues ? — Oui, mon ami, répondit en souriant l'heureuse mère. Quelle belle leçon de modestie !

Devenez, mesdemoiselles, des femmes studieuses et non

des femmes savantes ; des femmes instruites et non des femmes ridicules ; des femmes sensées, réfléchies, sérieuses, et non des pédantes, et vous serez l'honneur de vos familles, et vous n'aurez point à craindre les ironies et les interprétations malignes.

Lisons, dans le chapitre suivant, ces vers tout d'à-propos de M^{me} Lesguillon ¹.

6. — Les Femmes savantes.

Les femmes de Molière ont si longtemps fait rire,
Qu'une femme avec crainte apprend à bien écrire ;
Mais Molière, en esprit prophétique et profond,
N'attaquait que la forme et respectait le fond.
Il raillait à bon droit dans les fausses savantes
La sottise en rubans et les phrases pédantes,
Mais ne proscrivait pas le vrai du sentiment
Qui s'instruit et s'élève au noble enseignement.
S'il revenait, Molière, il verrait avec joie
La femme l'admirer en dévidant la soie,
Et la jeune ouvrière, en tournant un chapeau,
Commenter La Fontaine et réciter Boileau.

Devoir de rédaction. — Expliquez pourquoi l'instruction est nécessaire aux femmes. Sous quelles conditions les femmes peuvent-elles recevoir l'instruction ?

7. — La Fille de Lamartine.

Notre grand poète Lamartine avait une fille charmante qu'il perdit, à l'âge de onze ans, durant un voyage en terre sainte qu'il faisait avec elle et sa mère, en 1833. Le cœur brisé et meurtri par cette mort, il exhala sa douleur dans des vers qu'on ne peut lire sans une poignante émotion.

¹ LESGUILLON (Hermance SANDRIN, dame), femme de lettres française, née et morte à Paris (1812-1882).



LAMARTINE (Alphonse-Marie-Louis
PRATÉ), poète français, né à Mâcon
en 1790, mort à Paris en 1869.

Le poète se plaît à énumérer toutes les joies que lui donnait son enfant. Il la compare à ce qui, dans la vie, réjouit le cœur et charme les oreilles. Puis, l'heureux père retrouvait en sa fille l'image de sa mère bien-aimée, M^{me} de Lamartine. Ce portrait rajeuni, mais fidèle, le fait revivre dans le passé ; il lui rappelle ses jours heureux et lui en fait espérer de semblables pour l'avenir.

C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un souffle harmonieux la nuit, près de ma couche,
Une caresse à mon réveil.

C'était plus : de ma mère, hélas ! c'était l'image ;
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage ;
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur ;
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Cette fille à qui l'on avait donné un nom doux et harmonieux — elle s'appelait Julia — répandait la gaieté autour d'elle, éloignait les pensées sombres et embellissait toutes les heures de la journée.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon ;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Hélas ! cette enfant si belle, si aimable, si bien douée, la mort cruelle l'enlève à l'amour de ses parents. Que

reste-t-il de cet être charmant ? deux tresses de cheveux dont elle aimait, dans ses caresses, à entourer le cou de son père. Des cheveux ! rien que cela...

Eh bien ! prends, assouvís, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel ;
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel !
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice !
Ma fille, mon enfant, mon souffle ! la voilà !
La voilà ! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchainait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela !

Après la mort de cette fille chérie, quel changement dans la demeure ! Plus de mouvement, plus de vie, partout un vide affreux. L'infortuné père marche au hasard, il ne sait ce qu'il attend ; ses nuits sont sans sommeil, ses jours sans espérance ; il n'a même pas cette consolation des affligés, la prière. Pourtant, une pensée s'impose à son esprit : c'est Dieu qui frappe ; il se soumet...

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme, sois forte,
Baise sa main sous la douleur !

8. — La Lecture. — Les Livres.

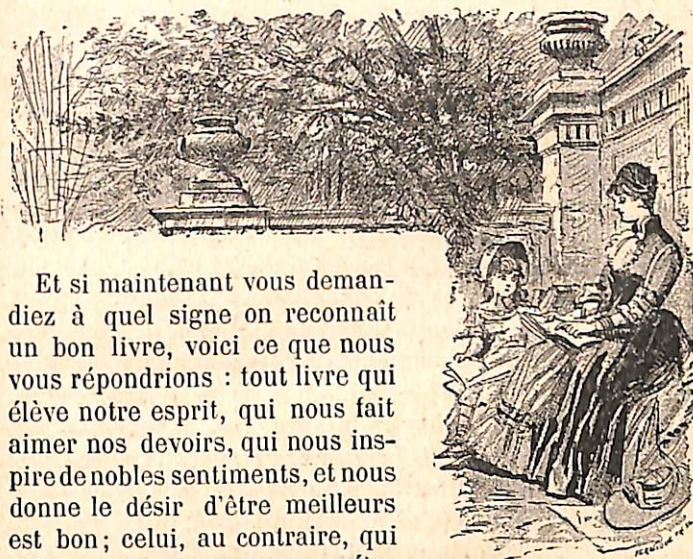
La femme ne doit lire rien que de pur et d'exquis.

La lecture est un des plaisirs les plus doux et les plus charmants ; c'est aussi un des meilleurs moyens d'orner son esprit, d'acquérir des connaissances, de s'instruire en un mot. Avec un bon livre à la main, la tristesse s'envole

et les ennuis de l'existence disparaissent. Mais disons bien vite que si rien n'est plus utile, plus avantageux pour nous que de faire de saines et sérieuses lectures, rien n'est plus dangereux que d'en faire de mauvaises, de légères et de frivoles.

Les mauvais romans contiennent un poison qui peu à peu s'infiltre en nous, gâte notre cœur, exalte notre imagination et fausse notre esprit. Ils exercent trop la sensibilité et lui donnent le pas sur la raison; ils accoutument à voir le monde à travers un prisme qui embellit tout, même le vice. La jeune fille qui a le malheur de les lire est sur un chemin qui côtoie les abîmes. Cette lecture, au lieu de la préparer aux luttes graves et sérieuses de la vie, lui fausse le jugement, la porte aux pensées extravagantes et aux rêveries folles. Elle se persuade que toutes les chimères dont elle se repait doivent se réaliser; elle ne trouve rien de beau, de digne de ses affections que ce qui est conforme aux fictions de ses romans; et de là qu'arrive-t-il? c'est qu'elle se cause à elle-même des déceptions amères quand elle découvre des misères et des faiblesses dans ses semblables, au lieu de ces beaux sentiments de grandeur, de générosité, de dévouement qu'elle croyait rencontrer et qui n'existent guère que chez des héros imaginaires...

Nous avons toujours eu de la peine à comprendre le plaisir que peut procurer une lecture dont aucun détail n'est vrai, ni souvent vraisemblable, et comment on peut s'intéresser à des événements entièrement supposés et inventés. Dans ce cas, pourquoi, au lieu de lire, ne pas fermer les yeux et laisser son imagination battre la campagne, bâtir des châteaux en Espagne? On serait aussi avancé, car les romans ne sont que des rêves et souvent, hélas! de mauvais rêves. Est-ce à dire qu'on doive absolument proscrire toutes les œuvres d'imagination? Non, certes, car il en est de charmantes tout en restant saines et morales; l'important est donc de faire un choix sévère parmi les auteurs.



Et si maintenant vous demandiez à quel signe on reconnaît un bon livre, voici ce que nous vous répondrions : tout livre qui élève notre esprit, qui nous fait aimer nos devoirs, qui nous inspire de nobles sentiments, et nous donne le désir d'être meilleurs est bon; celui, au contraire, qui flatte nos passions et nos préjugés, qui présente le vice sous des dehors aimables, qui nous transporte dans un monde chimérique et nous dégoûte du monde réel est un mauvais livre, et nous devons le rejeter. D'ailleurs, une jeune fille ne doit pas lire un ouvrage qu'elle serait tentée de cacher aux regards de sa mère.

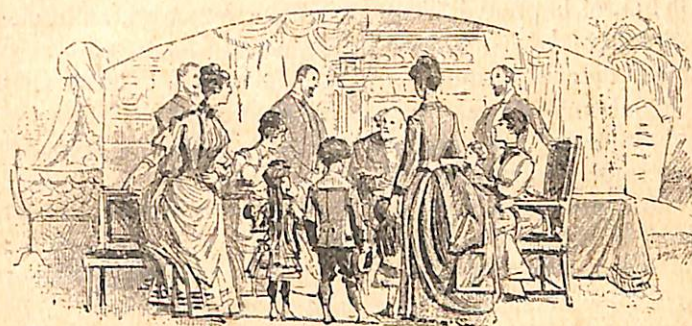
Et si vous me demandiez, mesdemoiselles, que faut-il lire? je vous répondrais : les auteurs les plus estimés, les grands modèles, c'est-à-dire les philosophes les plus sûrs, les écrivains les plus judicieux, les historiens les plus impartiaux, les poètes les plus parfaits, car ils ont l'avantage inestimable d'avoir le mieux apprécié la nature, d'avoir le plus approché de la vérité, et d'être propres à former le jugement et le goût.

Devoir de rédaction. — Décrivez les plaisirs de la lecture. Montrez le danger des romans. Dites à quel signe vous distinguez un mauvais livre d'un bon.

9. — Les Fêtes de famille.

Ce qu'on appelle le bonheur sur cette terre n'est pas l'apanage d'une classe d'hommes : il n'est attaché à aucune position spéciale, il ne se trouve exclusivement ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni même dans la gloire. On peut posséder tous ces biens, tant enviés dans le monde, et ne pas être heureux. On l'a dit et avec raison : il y a quelquefois plus de félicité dans la chaumière du pauvre que sous les lambris dorés du riche. Le bonheur ! mais c'est une menue monnaie qui est à la portée de tous ; nous l'avons souvent sous la main et nous le dédaignons. Nous pouvons, au milieu de nos familles, nous créer des joies, des plaisirs, et ces joies et ces plaisirs répétés constituent le bonheur. On trouve une source féconde de contentements et de délicates jouissances dans la douce affection qui unit le père, la mère et les enfants. Ce qui contribue beaucoup à cet amour mutuel, ce sont les bonnes habitudes prises au sein des familles ; nous allons en citer quelques-unes.

Des enfants doivent souhaiter le bonjour à leur père et à leur mère ; c'est un devoir strict, rigoureux, auquel ils ne peuvent manquer sans être répréhensibles. Le soir, il leur faut de même souhaiter une bonne nuit à leurs parents et les embrasser. C'est une erreur de croire qu'en grandissant on soit dispensé de cette obligation. Dès l'instant où un jeune homme ne serre plus la main de son père avant de se retirer le soir et n'embrasse plus sa mère, c'est qu'il a quelque chose à se reprocher et qu'il se trouve moins digne de leur affection ; quand une jeune fille agit de même, on est en droit de supposer qu'elle devient indifférente et qu'elle aime moins. Les caresses de la famille sont une manifestation des sentiments ; ne les repoussez jamais, enfants, même lorsque vous prenez des années, parce qu'elles vous rappellent le temps heureux où on vous les



prodiguait, et où vous ne quittiez guère les bras et les genoux de votre mère.

C'est aussi une excellente habitude dans les familles d'avoir un certain nombre de jours destinés à des réjouissances particulières et intimes, comme un anniversaire de naissance, un jour de fête pour le père, la mère, même les frères et les sœurs. Ces époques sont autant d'étapes où le cœur semble s'agrandir, se retremper dans l'affection de ses proches pour les aimer ensuite avec plus d'ardeur. Un indifférent nous disait un jour avec ironie : — S'aime-t-on mieux parce que l'on se souhaite mutuellement sa fête ? — Oui, beaucoup mieux, répondîmes-nous ; et nous allons vous prendre pour exemple, chères enfants ; figurez-vous que nous sommes au lendemain de votre jour de fête ; dites-moi, que s'est-il passé ?

Votre père a fait déposer dans votre chambre un objet que vous désiriez depuis longtemps ; votre sœur vous a brodé un col ; votre mère a fait apparaître au dîner un superbe gâteau en votre honneur, votre petit frère vous a offert un bouquet et débité un petit compliment. Quel effet toutes ces prévenances ont-elles produit en vous ? N'étiez-vous pas doucement émues ? Ne sentiez-vous pas votre cœur se dilater et battre avec plus de force ? Par le fait, n'aimiez-vous pas davantage ceux qui vous entouraient ?

Oh ! si, et la preuve, c'est que, quand vous avez voulu exprimer votre reconnaissance, quand vous avez embrassé tour à tour les membres de votre famille, des larmes de joie ont coulé de vos yeux, et avant de vous endormir vous avez murmuré ces mots : Merci, mon Dieu, du bonheur que vous m'avez donné aujourd'hui.

Ce que vous avez ressenti alors, les autres le ressentent dans la même circonstance ; c'est pourquoi je vous dirai : Ne négligez pas les fêtes de famille, pensez-y à l'avance ; ayez toujours, suivant votre position de fortune, un petit souvenir à offrir, un cadeau fait de votre main. Les grands-parents surtout sont très sensibles à ces attentions, et comme, hélas ! leurs jours sont comptés, profitons-en pour les embellir et les éclairer d'un rayon de joie.

Sujet de rédaction. — Montrez la nécessité pour les enfants de conserver toujours des habitudes de politesse et de déférence envers leurs parents. Faites voir le charme des fêtes de famille.

10. — La Science du ménage.

Les fonctions ménagères, subalternes en apparence, sont sublimes en réalité, car elles se résument en ces mots : penser aux autres.

Puisque l'intérieur de la famille est confié à la femme, elle manquerait à une obligation essentielle si elle ne s'instruisait pas des devoirs qu'elle doit y remplir. C'est l'ensemble de ces devoirs qui forme la *science du ménage*, la plus utile et la plus honorable science à une femme, dit Montaigne.

Vous ne serez pas toujours enfants ; la grammaire, l'histoire, la géographie ne seront plus votre unique préoccupation, et la science qui vous aidera plus tard à vous conduire avec prudence et sagesse, c'est la science du ménage.

Nous allons transcrire ici quelques pages qui vous démontreront mieux que nous ne saurions le faire la nécessité de son étude.

Il faut que tout ce qui est relatif aux affaires domestiques soit pour la femme un sujet d'instruction ; il importe qu'elle sache comment on apprête un repas, de quelle manière on fait les honneurs d'une table, quelles précautions il convient de prendre pour faire les provisions d'une maison, à quel prix on peut acheter les comestibles et la quantité nécessaire à tel nombre de personnes.

Il n'est pas moins nécessaire de connaître les procédés économiques, afin de pouvoir faire soi-même, à peu de frais, des choses qui coûtent fort cher quand on les achète au dehors.

La connaissance usuelle et pratique de tout ce qui concerne la science du ménage est pour les femmes d'une nécessité absolue.

Une mère de famille doit savoir exécuter tout ce qu'elle ordonne. Il n'y a pas de position sociale, — l'expérience l'a prouvé, — qui puisse la mettre à l'abri de faire un jour sa cuisine, de coudre ses robes, de laver son linge, de soigner ses appartements. La nature l'a faite la pourvoyeuse, l'institutrice, la garde-malade de tous les siens.

Son dédain ou son ignorance de tous les détails, de tous les devoirs qui seuls rendent les femmes utiles, respectables, nécessaires, est la preuve d'une mauvaise éducation et d'une âme peu élevée.

Fénelon a écrit de son côté : Formez l'esprit de la jeune fille pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie. Apprenez-lui l'économie de la maison et les soins qu'il faut avoir des revenus. Accoutumez-la dès l'enfance à gouverner, à faire des comptes, à voir la manière de conclure les marchés, à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour qu'elle devienne plus utile.



MONTAIGNE (Michel-Eyquem de), moraliste français, né au château de Montaigne en Périgord (1533-1592).

M^{gr} Dupanloup n'est pas moins explicite à ce sujet. Il faut faire entrer les jeunes filles, dit-il, dans tous les détails des soins domestiques. Il n'y a même que la pratique qui puisse donner un véritable charme à ce genre de leçons. On les conduira quelquefois à la lingerie, au repassage, afin qu'elles apprennent là, sur place, comment se doit disposer le linge selon ses divers usages ; qu'elles voient savonner, plier, repasser ; qu'elles se rendent compte du temps et des soins qu'exigent ces diverses opérations.

On devra les conduire aussi quelquefois à la cuisine, à l'office, au jardin potager ; leur apprendre à connaître les provisions nécessaires dans une maison, la manière de les conserver, l'usage qu'on en fait, les vases et les ustensiles employés, et l'entretien qu'ils exigent. Il sera bon de leur faire mettre la main à certains détails d'office, dresser des fruits, des desserts ; leur apprendre à connaître les plantes potagères, — on en voit qui ne savent pas distinguer un chou d'un navet, un cerisier d'un tilleul, — la saison de chaque chose, la conservation des fruits pendant l'hiver, l'époque des grandes provisions, etc.

Il sera bon de relever tous ces détails aux yeux des jeunes filles, car ils pourraient leur sembler trop bas ; il faut les convaincre que toutes les occupations d'une femme de ménage forment une partie importante de ses devoirs, et rien n'est plus précieux et plus aimable dans une famille qu'une femme qui connaît et remplit ses devoirs, qui s'y dévoue, qui dirige tout avec sagesse et maintient tout dans l'ordre et la paix.

C'est ainsi qu'une fille s'attire le sourire et la bénédiction de son père, qu'une épouse se rend toujours aimable à son époux, qu'une mère obtient le tendre respect de ses enfants, qu'une maîtresse de maison conquiert l'estime de ses serviteurs.

Devoir de rédaction. — Dites en quoi consiste la science du ménage et faites un résumé succinct des occupations d'une bonne maîtresse de maison.

11. — Les Petits Plaisirs.

La vie est chose grave, enfants ; vous l'apprendrez trop tôt, hélas ! mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elle a aussi ses joies et ses plaisirs. Les plaisirs sont relatifs et dépendent beaucoup de nous ; il en est de même du bonheur. Telle personne se réjouira dans une occasion que telle autre laissera passer inaperçue.

Que de petits événements dans notre vie qui pourraient se changer pour nous en plaisirs, si nous voulions les considérer comme tels ! Une promenade dans les champs, une petite amélioration dans nos arrangements domestiques, une surprise préparée à quelque membre absent de notre famille, l'emplette d'un objet que nous désirions depuis longtemps... enfin, chaque petit incident agréable qui amène de la variété dans notre vie, pourrait devenir une source de plaisirs.

Bienheureux ceux qui gardent jusque dans l'âge mûr la simplicité de l'enfance !

Ceux qui sont constamment à la recherche d'une nouvelle jouissance, trouvent certainement peu d'attraits aux plaisirs simples et purs ; car ceux-ci perdent tout leur charme dès que l'on s'écarte de ce principe sacré : *d'abord le devoir, ensuite le plaisir !*

Quelle source inépuisable de joies la nature n'offre-t-elle pas à ceux qui savent la comprendre et l'aimer ? Ils n'ont pas besoin de ces vues magnifiques, de ces spectacles grandioses qui font battre le cœur des êtres les plus froids : quelques arbres touffus, quelques buissons en fleurs suffisent pour leur causer un moment de joie sincère. Nous sommes souvent trop portés à nous détourner des plaisirs qui s'offrent à nous chaque jour, soupirant après d'autres que nous ne pouvons nous procurer. Combien de personnes n'y a-t-il pas qui brûlent du désir de voyager au loin et qui envient le sort de ceux auxquels leurs moyens et leur

temps permettent de quitter leur patrie pour parcourir des pays étrangers !.. Mais jouissent-elles seulement comme elles le pourraient de ces petites excursions que chacun peut s'accorder de nos jours ? Habitant la ville, savent-elles apprécier comme elles le devraient une promenade de quelques heures dans la campagne ou une journée passée dans un jardin ? Méprise-t-on ces plaisirs parce qu'ils sont trop simples ou trop ordinaires ? Pour un esprit cultivé ou observateur, il n'y a guère d'incidents dans la vie, ni d'objets extérieurs qui ne puissent éveiller des réflexions utiles, ou quelque bon sentiment qui porte ses fruits dans l'avenir. Si vous cherchez de petits plaisirs avec un petit esprit, vous vous plairez aux cancanes de vos voisins, aux frivoltés de la toilette, à mille petites choses qui empoisonnent le cœur et la pensée ; mais ce n'est pas ainsi que je voudrais vous voir jouir des petits plaisirs ! Détournez-vous de tout ce qui est bas et vil, indigne de vous ; mais ne dédaignez pas ces petites fleurs simples et modestes qui s'épanouissent au bord de votre sentier, et dont il vous est permis de jouir d'un cœur content et pur ! Nous avons tous quelqu'un à aimer, quelqu'un auquel nous pouvons donner du bonheur ; et dans tous les pays, et dans tous les climats, il y a de beaux jours où la nature entière semble sourire, où le soleil nous éclaire de ses rayons les plus joyeux !

On passe par différents goûts
En passant par différents âges ;
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

BOUFFLERS¹.

Sujet de rédaction. — Énumérez les petits plaisirs qu'on peut se procurer au milieu d'une vie simple et modeste.

1. BOUFFLERS (*Stanislas, marquis de*), connu sous le nom d'Abbé et de Chevalier de Boufflers, écrivain français, né à Lunéville en 1737, mort à Paris en 1815.



12. — Le Sommeil de l'enfant ⁽¹⁾.

PAROLES
de
ANTOINE CARTERET

MUSIQUE
de
CLAUDE AUGÉ

Chant *Andantino.*

Petit en - fant, dé - jà la bru - ne Au - tour de la maison s'é -

Piano *p*

Ritard.

tend : On doit dor - mir quand vient la lu - ne. Petit en - fant. Petit en - fant.

Ac

Petit enfant, déjà la brune
Autour de la maison s'étend :
On doit dormir quand vient la lune,
Petit enfant.

Petit enfant, dans la chaumière
Les moutons rentrent en bêlant ;
De tes yeux bleus clos la paupière,
Petit enfant.

Petit enfant, rêve aux pervenches,
Qu'on trouve le long du torrent,
Rêve aux jolis oiseaux des branches,
Petit enfant.

Petit enfant, dors sans alarmes.
Mais si quelque frayeur te prend,
Ta mère séchera tes larmes,
Petit enfant.

1. Chant extrait du Livre de Musique, par Claude Augé. — Librairie Larousse.

13. — La Toilette et la Coquetterie.

Il est une chose qui nous a toujours étonnée de la part de femmes intelligentes : c'est leur coquetterie, leur amour exagéré de la toilette. Ce défaut, chez une femme, a de graves conséquences ; il l'entraîne à des dépenses insensées, et comme ces dépenses se renouvellent souvent, la gêne survient vite dans le ménage, malgré le travail du mari. Les amis s'étonnent, les parents se désespèrent, on se demande la raison d'une ruine que rien ne faisait prévoir, car la profession est bonne, les époux sont intelligents... Demandez à la mère de famille la cause de la ruine de sa maison ; elle seule pourra vous le dire, car il n'y en a pas d'autre que sa coquetterie. Elle ne peut voir un vêtement nouveau sans le désirer, une belle étoffe sans l'acheter, et l'argent passe à satisfaire ses goûts frivoles et irrésistibles.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse quand on pense que le nœud d'un ruban, la couleur d'une robe ou la forme d'une coiffure deviennent une affaire capitale pour certaines femmes, et qu'une portion considérable de leur vie se perd dans de pareilles futilités et pour de semblables bagatelles.

Si les jeunes filles, si les femmes en général se persuadaient que la beauté et la grâce sont indépendantes de la toilette, elles adopteraient toujours une mise simple qui n'exclut ni l'élégance ni le bon goût. Une jolie figure, une tournure distinguée offrent assez de charme par elles-mêmes sans qu'on ait besoin d'y ajouter des ornements recherchés et coûteux. Les femmes se trompent donc étrangement lorsqu'elles croient se faire admirer en portant de riches ornements. Si la plume de leur chapeau est charmante, si la coupe de leur robe est gracieuse, l'admiration revient de droit à l'oiseau qui a fourni la plume

et à l'ouvrière qui a confectionné le vêtement. Les femmes qui se croient obligées d'avoir recours aux séductions de la mode et de la toilette pour produire au dehors une impression favorable se rendent par là un bien triste témoignage du vide de leur esprit et de l'indigence de leur cœur.

Jamais vous ne verrez une toilette recherchée et au-dessus de votre condition vous attirer l'estime et la considération ; elle ne peut que vous nuire et vous faire juger défavorablement.

Un jour de vacances, nous voyagions, plusieurs amies ensemble ; à l'une des stations du chemin de fer, une jeune fille

de dix-huit à vingt ans monta dans notre compartiment ; elle avait une toilette magnifique et nos yeux, pendant quelques instants, ne se lassèrent pas de la regarder, la toilette s'entend. Bientôt la nouvelle voyageuse échangea quelques mots avec nous et nous pûmes remarquer sans peine que l'éducation n'était pas en rapport avec la mise : premier désappointement. Un peu plus loin nous apprîmes que la jeune fille était ouvrière et qu'elle allait être marraine chez une de ses parentes. Ici, second désappointement et échange entre nous d'un sourire ironique. Ce n'était pas, comprenez-le bien, parce que la jeune fille était une ouvrière, car toutes les professions sont honorables quand on se conduit bien ; mais c'était uniquement parce qu'elle avait une mise tout à fait hors de proportion avec ses ressources, une mise de duchesse...



En fait d'habillement, il ne faut pas s'écarter de ces principes :

Être vêtue suivant son âge et sa condition. Une femme de bon sens suit les modes, mais sans les exagérer et surtout sans les devancer, de manière à n'être ni excentrique, ni ridicule. La devise de toute femme raisonnable est celle-ci : bon goût et simplicité dans les vêtements, ce qui n'exclut nullement l'élégance.

Un dernier mot. Il n'est pas rare de voir des femmes s'habiller coquettement le soir et rester le matin dans un trop grand négligé : leurs cheveux tombent en désordre sur leurs épaules, leur robe est mal attachée, leur fichu est de travers. Si quelqu'un, par hasard, vient dans la maison pour une affaire pressée, elles n'osent se montrer, et, fort embarrassées, elles font dire qu'elles ne sont pas visibles. C'est là un grand tort. Une jeune fille doit prendre l'habitude de se peigner dès le matin, et elle doit avoir, pour cette partie de la journée, un négligé simple, mais d'une extrême propreté.

Sujet de rédaction. — Montrez les funestes conséquences de la coquetterie pour les femmes. Quelle est la règle de conduite à suivre en fait de toilette ?

14. — Quelques mots pour rire.

- Chez une femme, c'est la marque d'un petit esprit de cacher soigneusement son âge et de toujours vouloir paraître jeune ; aussi que de moqueries adressées aux *vieilles coquettes*, que d'épigrammes lancées contre elles !

Un jour, une dame se plaignait de son coiffeur : — Croiriez-vous, disait-elle au milieu d'une réunion, qu'il a mis trois quarts d'heure à me crêper les cheveux ? — Qu'est-ce que

cela vous faisait ? lui dit-on, vous pouviez aller vous promener pendant ce temps-là !

Une vieille demoiselle sortait de chez un parfumeur toute chargée d'emplètes. Vous avez renouvelé votre provision, lui dit une amie. — Ne m'en parlez pas, ma chère, je me suis ruinée. J'ai acheté une infinité d'objets de toilette dont j'avais besoin, entre autres six brosses à dents. — Une pour chaque dent, dit l'amie charitable.

Une dame disait qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme ayant passé trente ans. — Ce sera charmant, lui dit sa cousine, mais dépêche-toi, car dans un an tu ne pourras plus t'inviter.

Une vieille coquette demandait à quelqu'un combien il lui donnait d'années. — Vous en avez assez, lui répondit-il, je n'ai pas besoin de vous en donner davantage.

15. — Beauté, Bonté.

Il est une fleur qui rayonne
Sur les fronts choisis entre tous,
Comme une éclatante couronne
Aux reflets gracieux et doux ;
Son aspect séduit, touche, attire...
Femmes ! par elle à votre empire
Tout paye un tribut enchanté.
Sur vos sourires, sur vos larmes,
Elle fait briller mille charmes...
Et cette fleur, c'est la *beauté* !

Mais il est un parfum céleste
Plus fécond encore en douceur,
Qui d'une fleur simple et modeste
Peut faire une divine fleur.
Arome du lis angélique,
Baume de la rose mystique
Par la terre au ciel emprunté,
Comme l'encens des sacrifices,
Il répand de saintes délices...
Et ce parfum, c'est la *bonté* !

MARC MONNIER ¹.

¹. MONNIER (Marc), littérateur français, né à Florence en 1829, mort à Genève en 1885.

16. — Portrait de la femme de ménage trésor de la famille.

Elle est rude, il faut en convenir, la vie de l'homme et de la femme dans les familles populaires. Sans parler de ceux chez qui la maladie, le chômage et tant d'autres causes amènent la misère et son triste cortège, quel mal à dû se donner une famille d'honnêtes ouvriers, simplement pour vivre, et à plus forte raison pour arriver, partant de rien, même à la plus modeste aisance ! Cela se voit tous les jours ; et dans notre société moderne, où les ressources sont plus nombreuses, cela se voit, que de braves ouvriers, de bons cultivateurs, de petits commerçants parviennent, tout en élevant leur famille et en établissant leurs enfants, non pas à l'opulence, du moins à un modeste avoir qui les garantit des privations de l'indigence et des soucis de la vieillesse. Mais que d'années il leur a fallu ! Quel assidu travail ! quel ordre ! quelle économie ! quelle somme de vertus chez le père et la mère ! La preuve, ce sont tant d'autres ouvriers partis du même point, placés dans les mêmes conditions, mais qui ne sont arrivés à rien : pourquoi ? Le hasard, la chance, comme on dit, sont des mots vides de sens qui n'expliquent rien. La raison, l'unique raison le plus souvent, c'est qu'il y avait là un bon ouvrier sans doute, honnête et laborieux, mais aussi une femme pourvue de ces habitudes et de ces vertus que je déclare si nécessaires.

C'est surtout dans l'intérieur des familles populaires que l'importance de la femme est immense. C'est elle, dit Mgr Dupanloup, plus encore que l'homme, qui fait les bonnes ou les mauvaises maisons. Et d'abord, comme il arrive souvent, si l'état de son mari l'occupe ou lui prend une partie plus ou moins considérable de son temps, quel surcroît d'activité ne lui faut-il pas pour venir à bout elle-

même, et du ménage qu'il importe de tenir toujours propre et bien rangé, et des soins qu'exigent les enfants, et de ce que réclame de sa coopération nécessaire l'état de son mari ? Quand on réfléchit aux choses et qu'on se met à la place de ces femmes, de ces braves mères de famille, qu'on les suit dans leur laborieuse journée du matin au soir et qu'on voit, par le détail, tout ce qu'elles viennent à bout de faire, la prière dite et la petite toilette achevée, le ménage en un clin d'œil arrangé et bien arrangé ; toutes choses à leur place, et bien nettes, propres et luisantes ; les repas apprêtés à point ; le mari, les enfants toujours proprement mis, jamais les vêtements déchirés ; la modeste garde-robe du père, de la mère, des enfants, parfaitement tenue, et le linge aussi ; et cela sans le secours d'aucune *bonne*, d'aucune main étrangère : je dis que c'est admirable et que la belle dame, comme on en voit trop, dont la toilette est la grande affaire et absorbe tout le temps, oisive, ennuyée et ennuyeuse toute la journée, n'est pas comparable, malgré ses atours, en fait d'honorabilité et de respectabilité, à cette humble femme en robe de laine ou d'indienne. Et tandis que la belle dame dont je parle, paresseuse et vaniteuse, idolâtre d'elle-même, n'ayant rien dans sa tête et dans son cœur, n'est, en somme, et malgré son esprit, qu'une femme inutile ; je dis que la femme du peuple dont j'ai esquissé la journée, la semaine, l'année, la vie tout entière, est digne d'un respect infini ; je dis qu'il y a là un fond et un déploiement merveilleux de vertus cachées et que la femme qui agit et travaille ainsi doit avoir et a effectivement dans son âme, dans son cœur, dans sa conscience, des trésors. Elle les a, sans doute parce que Dieu lui en a donné le germe ; mais nécessairement aussi parce qu'une bonne éducation et de bonnes habitudes contractées dès l'enfance, sous l'œil d'une excellente mère, les a développés et conservés.

Sujet de rédaction. — Énumérez les qualités et les vertus d'une femme qu'on peut appeler le trésor de la famille.

17. — La plus belle Toilette.



CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE

Écoute-moi, ne sois jamais coquette.
 Je vais te conseiller une belle toilette
 Qui sera belle, aux yeux
 Des pauvres comme des heureux.
 Que ton âme soit pure;
 Que pour toute parure
 Sur ton front soit l'honneur;
 Que ton voile soit la pudeur;
 Ta robe, l'innocence;
 Tes perles, tes bijoux, larmes de charité;
 Ton diamant, l'humilité,
 Et ton miroir, la conscience.

G. TH.

18. — Portrait de la femme de ménage
ruine de la famille.

Les femmes riches ne doivent pas seulement songer aux distractions de la vie mondaine, il importe qu'elles soient au courant de tous les travaux qui sont le patrimoine ordinaire des plus humbles ménagères. Aujourd'hui elles sont dans l'aisance, dans la prospérité, dans le luxe même, demain elles peuvent être dans la gêne ou la misère.

Que d'exemples n'avons-nous pas de pareils revirements !

Supposez une femme mal élevée, nullement formée dans sa jeunesse au travail, à l'activité, à l'ordre, à la propreté, à l'économie, craignant sa peine, ne sachant pas employer son temps, ni se mettre à chaque chose l'une après l'autre, avec entente et promptitude, laissant le temps et les heures lui glisser entre les doigts ; alors elle n'arrive à rien ; et même quand l'état de son mari ne l'occupe pas, elle ne vient pas à bout de ce qui est à faire dans son ménage ; il lui faut une *bonne*, dont l'entretien enlève les petits profits du métier ou du commerce ; ni l'extérieur ni l'intérieur de la maison ne sont ce qu'ils doivent être ; les habits, le linge non raccommodés *s'en vont* ; et si, ce qui pourtant est quelquefois indispensable, il faut faire venir des ouvrières, nouvelles dépenses qui, souvent répétées, font au bout de l'année une brèche considérable au petit budget ; en outre, le mari n'étant pas aidé comme il conviendrait, sa clientèle en souffre et sa bourse aussi. Que serait-ce, grand Dieu, si cette femme avait la prétention d'être une dame, si elle aimait la toilette, les visites, le bavardage ! Ce ne serait pas seulement l'aisance devenue impossible, ce serait inévitablement et bientôt la négligence, le désordre, mille choses en souffrance ; puis les dettes, puis le déclin de la maison, l'ouvrage plus rare, les pratiques écartées ; puis la ruine, même quand le mari serait bon ouvrier et honnête homme : inévitablement, aussi, le mécontentement habituel du mari, les plaintes, les querelles, la discorde. Avec une autre femme, cet homme aurait fait honneur à ses affaires, il aurait fait instruire et placé ses enfants, il aurait gagné pour ses vieux jours de quoi vivre modestement ; avec cette femme n'ayant ni les sentiments, ni les vertus, ni les habitudes qu'il faudrait, rien ne lui a été possible, il n'est arrivé qu'à la misère à la fin de sa vie.

Sujet de rédaction. — Tracez le portrait d'une femme qui ne comprend aucunement ses devoirs, et qui, par cela même, conduit sa famille à la ruine.

19. — Les Petites Vertus.

Ces vertus sont *petites* seulement par la forme sous laquelle elles se présentent : une parole, un geste, un regard, une prévenance. Si l'on considère le principe d'où elles viennent, la fin qu'elles poursuivent, elles sont très hautes et très nobles. C'est par la pratique des *petites* vertus que les femmes deviennent *grandement* vertueuses.

Les petites vertus ont leur application non seulement dans tous les âges de la vie, chaque jour et à chaque heure, mais dans toutes les situations et dans tous les états. Sans elles, toute la famille se trouble et s'agite dans l'inquiétude et le chagrin ; sans elles, ne comptez pas sur la paix domestique. Malheur à la maison qui ne leur est point ouverte ! Parents et enfants, frères et sœurs, tous ceux qui l'habitent sont divisés. Sous le même toit, entre deux ou trois femmes qui ne les cultivent point, la guerre est assurée, inévitable.

Il serait difficile d'énumérer toutes les petites vertus ; mais au premier rang on distingue, comme reines et maîtresses des autres, cette facilité avec laquelle certaines âmes pardonnent les fautes du prochain bien qu'elles ne s'accordent point à elles-mêmes une semblable indulgence ; cette discrétion qui ferme les yeux sur les défauts les plus visibles, condamnant ainsi doublement la fâcheuse prétention de découvrir ceux qui se cachent : cette compassion qui partage les tristesses des malheureux pour en alléger le poids ; cette gaieté sympathique qui accroît le bonheur en s'y associant ; cette flexibilité d'esprit et de caractère qui se plie sans peine aux idées de telle ou telle personne et s'empare de ce qu'elles ont de bon et de judicieux ; cette sollicitude qui va au-devant de toutes les misères épargnant à ceux qui souffrent l'humiliation de les découvrir et presque le chagrin de les porter ; cette générosité spon-

tanée qui fait tout ce qu'elle peut et regrette de ne pas faire davantage ; cette aménité sereine qui écoute les importuns sans trahir l'ennui qu'ils causent et instruit les ignorants sans les blesser d'un reproche : cette urbanité dans les relations sociales qui évite les affectations trop communes du monde et accuse une cordialité franche et une chrétienne sincérité.

Les petites vertus veulent que nous cachions une antipathie, un dégoût, une colère, une révolte intérieure : elles exigent que nous dissimulions, comme si nous n'avions rien vu ou rien entendu, les manques d'attention et d'égards : que nous montrions un visage calme lorsque la tempête gronde dans notre âme : que nos paroles soient mesurées et froides lorsque notre cœur est en feu : que nous gardions le silence lorsque nous sommes le plus enclins à crier et à disputer. Et, si nous voulons leur obéir jusqu'au bout, il faut que nous soyons simples et naturels, et que nous ne laissions pas même soupçonner ce qui se passe en nous.

Elles nous commandent encore d'avoir des égards pour quelqu'un qui est négligé dans une société ; d'éviter le mot irréfléchi qui pourrait blesser ; d'obliger même des ingrats : de savoir régler son temps et d'être exactes en toute chose. Ainsi, ce n'est pas pratiquer les petites vertus que de se trouver *un peu* en retard pour les repas, de n'être pas *tout à fait* prêtes quand il s'agit de partir, d'arriver un *quart d'heure* après le moment convenu. Bagatelles, direz-vous ; c'est vrai, mais souvent répétées elles deviennent insupportables pour les autres.

Donc, si nous voulons arriver à une grande perfection, ne négligeons pas les petits devoirs et pratiquons les petites vertus !

Devoir de rédaction. — Dites ce qu'on entend par petites vertus, et nommez bon nombre de circonstances journalières où on peut les exercer.



20. — La Rose.

Du doux printemps aimable fleur,
Que tu me plais, rose chérie !
Mais, hélas ! à peine fleurie,
Tu perds ta brillante couleur !

Toutefois, quand le sort funeste
A décidé ta triste fin,
Au lieu de ton éclat divin,
De toi quelque parfum nous reste,

Ainsi, quand d'un sage ici-bas
Soudain la paupière est fermée,
Il nous reste, après son trépas,
Le parfum de sa renommée.

21. — La Lecture à haute voix.

Dans aucun temps les talents n'ont été plus répandus qu'aujourd'hui : on écrit bien, on chante avec goût, on dessine d'une manière remarquable ; les jeunes filles de toute condition font des merveilles de couture, de broderie, de tapisserie, et tout cela est assurément très bon, très utile ; il n'y a que l'art de la lecture à haute voix qui soit resté en arrière. Il est extrêmement rare, en effet, de rencontrer un bon lecteur ou une bonne lectrice. Pourtant n'est-ce pas une occupation pleine de charme et d'intérêt que la lecture, en famille, de quelque livre attrayant d'instruction, ou même de simple récréation ? Si c'est une jeune fille qui charme ainsi le travail de la veillée, n'est-il pas infiniment doux pour elle de sentir qu'on l'écoute avec plaisir, parce que sa diction est pure, expressive et naturelle ? Si c'est une jeune mère qui lit pour instruire ou

pour amuser ses enfants, n'est-il pas bien nécessaire qu'elle puisse y mettre tout l'agrément possible, afin de captiver l'attention de son petit auditoire ?

Presque tout le monde, dans presque toutes les positions, aurait besoin de savoir bien lire.

Mais comment faut-il s'y prendre pour acquérir ce talent de bien lire ? Il ne serait pas facile de vous donner ici un enseignement complet de cet art ; nous nous bornerons à quelques préceptes généraux¹ :

1° Il faut prononcer purement, ne pas grasseyer ni zézayer, et donner à chaque voyelle l'accent qui lui convient. Il faut ensuite articuler nettement chaque syllabe, et enfin, savoir reprendre haleine à propos et respirer sans que l'auditeur s'en aperçoive.

2° On doit avoir l'intelligence de ce qu'on lit, le bien comprendre, afin de ne point en altérer le sens, de ne point lier ce qui doit être distinct, ni séparer ce qui doit être lié ; en un mot, ponctuer en lisant, c'est-à-dire marquer, dans une juste mesure, les repos entre les mots, les périodes, les phrases et les membres de phrase. Tel silence indique un point ; tel demi-silence, une virgule ; tel accent, un point d'interrogation.

3° On doit avoir aussi le sentiment de ce qu'on lit, afin de donner aux mots que l'on prononce le ton et l'expression convenables, et de faire ainsi passer dans l'esprit de ceux qui écoutent l'impression qu'on éprouve soi-même.

4° Il ne faut ni précipiter sa lecture, afin de laisser le temps d'en saisir l'enchaînement, ni la ralentir, de crainte de fatiguer et d'ennuyer les auditeurs ; mais il faut mesurer le mouvement de sa parole comme on mesure celui du chant, selon la gravité ou la légèreté du sujet, et selon l'impression que l'on veut produire.

5° Il faut éviter absolument trois choses : l'hésitation, la

1. Voir, pour plus de détails, *L'Art de bien lire*, par Auguste Humbert. — Librairie Larousse.

monotonie, l'emphase. Il est impossible de bien lire, sans assurance, sans variété de ton, sans simplicité et naturel. Lisez comme si vous parliez. Or, pour parler, vous n'avez pas besoin de songer au ton qui convient, car il s'adapte tout naturellement à ce que vous dites; vous n'enfilez jamais votre voix mal à propos, et vous n'avez ni fausses intonations ni accent monotone. Sans doute, il vous arrive quelquefois de parler avec une rapidité qui ne conviendrait pas toujours à la lecture; aussi quand nous disons qu'il faut lire comme on parle, nous entendons convenablement.

6^e Recommandation fort importante. Si vous trouvez l'occasion d'entendre bien lire ou bien parler, observez avec attention le ton, la forme, la manière de l'orateur qui dit bien; cette leçon pratique est la meilleure de toutes et vaut mieux que les préceptes.

« L'art de la lecture, dit Legouvé, convient encore mieux aux femmes qu'aux hommes. Elles tiennent de la nature une souplesse d'organes et une facilité d'imitation qui se prêtent à merveille à tous les arts d'interprétation et par conséquent au talent de la lecture. J'ajoute que ce talent, qui chez les hommes est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Elles sont filles, sœurs, mères, femmes... Plus d'une a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade : le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui crie. C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments que je leur dirai : apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu ! »

Devoir de rédaction. — En quoi consiste le talent de bien lire? Pourquoi l'art de la lecture convient-il surtout aux jeunes filles?

22. — Portraits de jeunes filles.

Si vous voulez savoir ce que sera plus tard une jeune fille comme maîtresse de maison, tâchez de la surprendre à la cuisine, ce qui sera déjà d'un bon augure; et si elle ne s'excuse pas, si elle n'est pas honteuse d'être surprise à de vulgaires travaux, soyez assurés qu'elle possède un jugement sain et un raisonnement droit.

Arrangez-vous pour assister à une sortie qu'elle fera un jour de mauvais temps : si elle s'enveloppe soigneusement d'un waterproof, si elle se coiffe d'un chapeau de la saison passée, cette femme ne se ruinera pas en robes et en chapeaux de la bonne faiseuse.

Si vous la voyez arranger sans affectation des fleurs dans un vase, redresser le faux pli d'un rideau, disposer les sièges et les meubles d'une façon commode et gracieuse, cette femme aime l'intérieur, ne courra pas de bals en fêtes, sera la gardienne du foyer.

Ce portrait, que j'emprunte à un écrivain, me donne la pensée d'en tracer quelques autres; il me remet en mémoire un fait dont j'ai été témoin il y a quelques années.

Une dame était avec moi dans une maison amie; je lui demandai un jour pourquoi elle semblait étudier avec tant de soin le caractère des jeunes filles qui *passaient* sous nos yeux, et dont plusieurs partageaient avec leurs mères l'hospitalité qui nous était si gracieusement offerte. Elle me répondit : « J'ai un fils à marier bientôt, je plante mes jalons et je prépare son choix. » Notre intimité me permit de lui demander, avant de nous quitter, le résultat de son étude, et voici ce qu'elle me répondit :

« Laure, si belle et si riche ne me plaît pas; elle est



arrogante, a beaucoup de morgue, de hauteur, pour ne pas dire d'orgueil; elle a un ton sec et tranchant qui est une anomalie choquante chez une jeune fille. Je l'ai entendue faire une réponse inconvenante à sa mère, et, à mon avis, le manque d'égards envers une mère dénote un mauvais cœur. Peut-être Laure s'imagine-t-elle que les règles de la politesse et du savoir-vivre doivent s'observer envers les étrangers seulement et non envers les parents; c'est une erreur grave et très commune de nos jours. »

Ouvrons ici une parenthèse pour citer, à ce sujet, une page de M^{me} d'Alq¹. Cette dame dit avec beaucoup de justesse : « Des têtes insouciantes et légères plutôt que mauvaises se figurent qu'en famille tout est permis; d'autres s'imaginent qu'il serait ridicule de se gêner, et que le respect, la politesse, l'amabilité doivent se réserver exclusivement pour les étrangers. Que de malheurs irréparables, cependant, naissent ou dérivent de cet abandon des convenances, de cet oubli des bonnes manières ! Eh quoi ! on dissimule ses défauts, ses infirmités de caractère et même ses infirmités physiques vis-à-vis de personnes qui ne nous sont rien, qui n'auraient à les supporter que peu de temps, pour les étaler à nu, dans toute leur laideur, et les imposer pour la vie à ceux que les liens du sang forcent à vivre avec nous ? Les croyons-nous donc moins sensibles aux froissements, aux brusqueries, moins capables de ressentir des répugnances, des dégoûts ?

« L'affection aidera, dit-on, à les supporter ; mais cette affection se trouvera affaiblie peu à peu et finira par disparaître. Au contraire, en nous montrant toujours bienveillants pour les autres, la vie de la famille deviendra aussi douce, aussi agréable qu'elle est parfois, — c'est triste à dire, — dure et pénible.

« On ne peut que gagner, d'ailleurs, à se gêner un peu

1. Pseudonyme de M^{me} veuve Alquié de Rieupeyroux, femme de lettres française, née à Paris vers 1840.

chez soi ; c'est une bonne habitude qu'on prend insensiblement. Méfions-nous du sans-gêne que l'on contracte si facilement, il conduit à la vulgarité, et de la vulgarité à la grossièreté il n'y a qu'un pas. Quels que soient l'âge des enfants et leur position sociale, quels que soient les défauts des parents, ces derniers doivent toujours occuper en tout et partout la première et la meilleure place. »

Maintenant, continuons nos portraits.

Marie s'est présentée un jour au déjeuner avec un col qui n'avait pas de bouton, et j'ai souri en voyant le soin qu'elle mettait à serrer, à l'aide d'un ruban, les deux côtés rebelles du col qui ne voulaient pas se joindre. J'ai vu aussi, un matin, le poignet de sa robe de chambre attaché avec une toute petite épingle; ajouterai-je que ses gants sont souvent décousus ou troués ? Je parierais cent contre un que Marie sera une femme sans ordre.

Pauline est toujours tirée à quatre épingles, et sa grande occupation est sa mise. Elle n'aime à s'entretenir que de chiffons, d'étoffes et de modes nouvelles. Quand elle est en toilette, elle manque de naturel : elle devient pincée, parle du bout des lèvres, se tient droite comme un piquet et n'ose faire aucun mouvement dans la crainte de chiffonner ses vêtements ou d'en déranger la symétrie. Pauline, en outre, ne peut entrer dans une chambre sans s'occuper d'abord de la glace ; elle se regarde furtivement, mais adroitement, mille fois le jour ; on dirait que les miroirs ont un aimant qui attire ses yeux. Grand Dieu ! si elle agit ainsi en société, qu'est-ce donc quand elle est seule ! Ces minauderies dénotent un amour de soi exagéré, ou tout au moins une grande légèreté.

Ernestine est instruite, gaie et spirituelle ; mais elle est médisante et moqueuse. Elle voit à merveille les imperfections des autres, les fait ressortir, et déchire à belles dents ses compagnes absentes, chaque fois que l'occasion s'en présente. Elle tourne en ridicule leurs moindres

défauts, imite leur tournure, leur son de voix ; je l'ai même entendue persifler une vieille femme boiteuse, ce qui était un manque de cœur. Depuis ce moment surtout, j'ai une triste opinion de son caractère. Une personne parfaitement bonne ne se moque point et ne dit pas de mal du prochain. Ernestine me semble aussi avoir trop d'aplomb. Je préfère dans une jeune fille la timidité, la rougeur, l'embarras, même une certaine gaucherie, à la hardiesse.



La douce et bonne Thérèse n'a peut-être pas les qualités brillantes de l'esprit qui distinguent quelques-unes de ses amies, mais elle possède à un haut degré toutes les qualités du cœur, et celles-là sont incomparables ! Son caractère est toujours égal, sa douceur ne se dément point, sa bonté se révèle dans toutes ses actions. A table, en promenade, en société, elle ne s'occupe que d'être agréable à ceux qui l'entourent. Que d'attentions pour sa grand-mère ! Elle lui offre le bras pour descendre l'escalier, lui approche siège et tabouret quand elle veut s'asseoir, supplée au manque de mémoire de l'aïeule, fait ses commissions et devient sa dame de compagnie... Une si bonne fille ne peut être qu'une excellente femme ; aussi est-ce Thérèse qui a toutes mes prédilections.

Sujet de rédaction. — D'après ce que vous venez de lire et d'après vos propres observations, tracez le portrait d'une jeune fille fière et orgueilleuse, d'une autre sans ordre, d'une troisième coquette, d'une quatrième moqueuse et médisante. Expliquez pourquoi l'on doit être poli et aimable, surtout envers tous les membres de sa famille.

23. — L'Amitié.

L'amitié fait les délices de la vie ; c'est, après la sagesse, le plus beau présent qui ait été fait aux hommes. L'amitié ressemble à ces arbres toujours verts qui portent à la fois des fleurs et des fruits. L'homme éprouvé par l'adversité, et dont chaque jour nouveau amène une peine nouvelle, n'a pas le droit de se plaindre s'il a rencontré sur son chemin un ami, un autre lui-même, un frère qu'il s'est choisi !

L'amitié est le lien le plus délicieux des âmes, le sentiment qui multiplie nos joies et diminue nos peines ; c'est une communauté de vie morale, qui embellit les mauvais jours et augmente la suavité des jours de bonheur.

Une jeune fille douce, affectueuse, bonne, sera toujours aimée et recherchée de ses compagnes. On éprouve au contraire de l'éloignement pour une enfant brusque, altière, égoïste. L'égoïsme, c'est-à-dire l'amour exclusif de sa propre personne, est le plus grand ennemi de l'amitié. On n'obtient rien si on ne donne rien, dans le commerce des cœurs. Pour donner, il faut avoir, et l'amitié n'est pas faite pour les âmes indigentes.

Vous ne donneriez point votre affection à une jeune fille de mauvais caractère, dissipée, toujours en révolte contre la règle, s'appliquant en quelque sorte à être désagréable à tout le monde. Si vous voulez donc avoir de vraies amies, il faut prendre soin d'acquérir toutes les qualités sérieuses et aimables. Vous devez être un modèle pour vos amies ; mais il faut aussi que vous ayez à gagner en leur société. L'émulation règne entre les amies et elles ne connaissent point la jalousie ; les conseils ne dégénèrent jamais en sèches réprimandes ni les témoignages d'approbation en flatteries. L'amitié se nourrit de vérité et d'indulgence.

Il ne s'établit d'amitié durable qu'entre personnes ver-

tueuses. Ceux qu'on appelle généralement amis dans le monde ne sont pour la plupart que des complaisants, des flatteurs qui nous exploitent dans la bonne fortune, nous abandonnent ou nous trahissent dans la mauvaise. Lorsque nous nous laissons séduire par l'adulation¹, nous ne sommes pas dignes d'amitié sincère; nous sommes trop pleins de nous-mêmes pour faire une place honorable aux autres dans notre cœur. Les belles âmes s'éloignent et nous laissent livrés à toutes les manœuvres corruptrices des méchants.

Il ne faut pas apporter à nos amis une vertu trop austère, ni exiger d'eux la perfection. Il n'y a que Dieu de parfait, et nous avons tous nos misères. Ne fatiguons pas nos amis par des exigences déraisonnables; soyons indulgents et discrets, sans reculer devant l'obligation de faire les observations nécessaires, les remontrances utiles. Mais si notre ami devient malheureux, même par sa faute, il faut le consoler, le secourir, relever son courage, se montrer ingénieux pour l'excuser à ses propres yeux, raviver en lui l'espérance et faire en quelque sorte des prodigalités d'affection.

Chacun se croit digne d'avoir de vrais amis et se plaint de leur rareté; si nous cherchions moins à avoir des amis qu'à les bien choisir et à nous rendre dignes d'eux, nous travaillerions plus efficacement à notre bonheur.

Dans ce livre, destiné aux jeunes filles, nous ne pouvions nous dispenser de parler de l'amitié, de ce sentiment si naturel à leur cœur. Toutes, durant le temps de leurs études, se lient intimement avec quelques compagnes choisies, et ces liaisons, commencées dès l'enfance, continuent et font le charme de leur vie entière.

Devoir de rédaction. — Montrez les charmes de l'amitié. Pourquoi faut-il choisir ses amis avec soin? Quels sont les devoirs de la véritable amitié?

¹ Adulation, flatterie basse et intéressée.

24. — Le Chien barbet.

A son fils encor dans l'enfance
Un fidèle barbet disait : — Je ne veux pas
Te voir sauter, jouer sans cesse avec les chats;
La jeunesse souvent se perd par imprudence.
— Mais ces petits Minets sont gais, doux et jolis,
Et je suis bien certain qu'ils sont de mes amis.
— Non, mon cher, cela ne peut être;
Le chat est un ingrat, un traître;
Et tu sauras, en grandissant,
Qu'on doit craindre toujours et sa griffe et sa dent.
Pour sauver les dangers de ton erreur extrême,
Avec cet animal il faut rompre à l'instant.
Qui se lie avec un méchant
Tôt ou tard le sera lui-même.

M^{me} DE LA FERRANDIÈRE¹.

25. — Modèles de perfection féminine.

Dans son livre immortel, le *Télémaque*, Fénelon, le doux et bon archevêque de Cambrai, nous offre le touchant modèle d'une jeune fille idéale, qu'il a peinte probablement d'après une de ses élèves, fille du duc de Beauvillier² :

« Antiope, dit Mentor, est douce, simple et sage; ses mains ne méprisent point le travail; on admire son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie; elle prévoit de loin; elle pourvoit à tout; elle



FÉNELON (François de SALIGNAC DE LA MOTHE-), prélat et écrivain français, archevêque de Cambrai, né au château de Fénelon (Dordogne) en 1651, mort à Cambrai en 1715.

¹ LA FERRANDIÈRE (Marie-Amable PETITEAU, marquise DE), femme de lettres française, née à Tours en 1786, morte à Poitiers en 1817.

² BEAUVILLIER (Paul, duc DE SAINT-AIGNAN, duc DE), gentilhomme français, protecteur des lettres, mort en 1714.

sait se taire et agir de suite sans emportement ; elle est à toute heure occupée et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos ; le bon ordre de la maison de son père est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, chose qui fait haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison, parce qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare de vains ornements, et elle ignore sa beauté. Son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion ; elle ne parle que pour la nécessité, et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. »

Voici maintenant le portrait que fait Salomon¹ de la femme forte :

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte ? On la doit chercher, comme un bien d'un prix inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle avec confiance, et il verra toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie. De quelque manière qu'il en use avec elle, elle ne néglige aucun de ses devoirs envers lui, couvre respectueusement ses fautes et répare le mal par le bien. Au lieu de s'amuser comme les autres femmes à des choses frivoles, elle s'applique à travailler de ses propres mains. Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lève avant le jour afin de pour-

1. SALOMON, fils de David, roi des Juifs.

voir à tout. Elle ne laisse jamais éteindre sa lumière chez elle durant la nuit afin de voir tout ce qui s'y passe. Si ses doigts ne méprisent pas le fuseau, sa main n'est pas moins prompte pour les travaux qui semblent les plus rudes. Ne croyez pourtant pas qu'elle se donne tant de soins par un sentiment d'avarice. Ses bras, qui sont infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres qu'elle soulage dans leur misère. La force de son corps exercé au travail et sa beauté toute naturelle sont ses ornements, sans qu'elle ait besoin d'en emprunter par un vain artifice. Une loi de clémence, de discrétion et de charité pour le prochain conduit sa langue et règle toutes ses paroles. Ses enfants, qu'elle élève, charmés de sa sagesse, admirent son bonheur qui en est le fruit. Ils se lèvent, ils s'écrient publiquement : Qu'elle est heureuse ! qu'elle est digne de l'être ! Et son époux, joignant ses louanges aux leurs, lui dit : Beaucoup de femmes ont enrichi leurs familles, mais vous les avez toutes surpassées par vos vertus et par votre conduite. »

Heureuses les femmes à qui les maris peuvent rendre un semblable témoignage !

Devoir de rédaction. — Nommez les qualités qui constituent la perfection chez la jeune fille et chez la femme. Suivez-les dans leurs principales actions.

26. — Portrait du Sage.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots ;

Il interroge et répond à propos.

Rarement il ouvre la bouche

Devant un plus sage que lui ;

Il n'est point curieux des affaires d'autrui,

Et ce qu'il doit savoir est tout ce qui le touche.

27. — Victor Hugo et les Enfants.

On l'a dit avec raison : Victor Hugo restera comme le plus tendre, comme le plus aimable, comme le plus véritablement sensible de nos poètes. Sur le doux terrain de la famille, il est sans rival dans le passé aussi bien que dans le présent. Nul n'a su dire comme lui aux mères heureuses : « Voici vos joies » ; nul aux mères désolées : « Voici vos larmes » ; nul enfin n'a su avec ce charme peindre et chanter l'enfant.



Hugo (Victor-Marie), poète français, né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Quelle indulgence pour les enfants dans le cœur du poète ! Lors même qu'il a à s'en plaindre, il ne peut leur garder rancune, il regrette de s'être fâché, il pardonne.

Enfants ! Oh ! revenez ! — Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Raque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez vous donc fait, bandits aux lèvres roses ?
J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes...

La jeune fille n'est point oubliée dans l'œuvre du maître, — vous en trouverez la preuve dans ce livre, mesdemoiselles. — Victor Hugo se plaît à lui donner des conseils, à la prémunir contre certains dangers, et, maintes fois,

il l'exhorte à la confiance en Dieu et à la prière. Il a raison le grand poète, la prière utile à tous sied si bien à l'âme pure et innocente de la jeune fille ! Hélas ! les épreuves nous assaillent quelquefois même dans l'âge heureux de l'enfance. Une mère, un père aimés peuvent tomber malades, leurs jours peuvent être menacés ; que peut une jeune fille pour conjurer les malheurs qui la menacent ? Humainement rien ; mais en la voyant à genoux, les regards levés vers le ciel, priant avec inquiétude et avec espoir, douterez-vous que Dieu ne l'entende et ne la bénisse, s'il ne l'exauce pas ? Une femme pieuse qui épanche son cœur dans la prière, qui ne se plaint qu'à Dieu des peines de la vie, qui implore sa bonté pour tous ceux qui la font souffrir, ne travaille-t-elle pas à son propre bonheur ? et grâce au secours précieux de la prière, les devoirs de sa position deviennent moins lourds, moins pénibles, moins difficiles, et sont remplis avec plus d'efficacité pour le bonheur de la famille et de la société.

Écoutons Victor Hugo parlant à sa fille :

Ma fille ! va prier. Va prier pour ton père !...
Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
La prière en chantant l'emporte dans sa main !

Admirez maintenant dans quel magnifique langage le père parle à son enfant de l'espoir en Dieu.

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !
Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

Et quand l'infortuné père se vit enlever sa fille chérie

par une mort cruelle, il laissa échapper de son cœur ce cri de courage et de résignation :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire ;
Mais laissez-moi pleurer !

28. — L'ordre et le désordre.

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses. — Le désordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience et la perte de temps.

L'ordre a besoin de trois serviteurs : la volonté, l'attention et l'adresse. — Le désordre a trois maîtres : la précipitation, la paresse, l'étourderie.

Qui n'a vu, dans quelque visite matinale, l'étrange contraste que présentent souvent deux sœurs ! L'une d'elles, levée dès l'aurore, a déjà fait sa toilette, arrangé sa chambre, nettoyé sa volière, rempli les mille petits devoirs qui assiègent le réveil d'une jeune fille. Dans sa chevelure peignée, lissée et relevée avec art, dans ses joues humides encore du contact d'une eau limpide, dans la teinte rosée de ses ongles, dans la blancheur de son peignoir, poli récemment par le fer de la repasseuse, dans ses bas bien tirés et ses souliers luisants, il y a comme un parfum de pureté, comme une fleur de santé d'un attrait irrésistible.

Sa sœur, éveillée en même temps, n'a pas trouvé le courage de sortir de son lit. Elle a d'abord savouré une rêverie molle, suivie de ce long sommeil du matin, qui rend la tête pesante, les yeux troubles et l'activité

impossible. Se résigne-t-elle à se lever, elle bâille, s'étire et frissonne sous un malaise particulier. Elle reste immobile sans avoir le courage de se vêtir. Le contact de l'eau lui répugne, elle remet ses ablutions à un autre moment ; elle passe avec nonchalance des bas qui, faute d'être maintenus, tombent sur ses talons ; elle chausse des bottines qui restent entr'ouvertes et dont les lacets traînent ; enfin elle ceint un jupon toujours prêt à abandonner ses hanches. Quand le signal du déjeuner se fait entendre, elle n'est ni peignée, ni coiffée, ni vêtue ; elle est obligée de couvrir précipitamment, d'un bonnet froissé et jauni, ses cheveux hérissés et remplis de duvet, de cacher ses bras et ses épaules sous un vêtement mis à la hâte ; et c'est dans cette toilette ridicule qu'elle vient se mettre à table, traînant derrière elle l'atmosphère malsaine du désordre.

Ce contraste entre les deux jeunes filles n'existera pas seulement dans leur toilette et dans l'aspect de leur personne ; on peut être certain de le retrouver dans leurs habitudes et dans tout ce qui les touche d'une façon plus ou moins intime.

Devoir de rédaction. — Montrez les avantages de l'ordre et les inconvénients du désordre, en comparant deux sœurs, l'une qui est soigneuse et l'autre qui ne l'est pas.

29. — Anecdotes.

Toto apprend son histoire sainte ; il est au paradis terrestre :

— Dis, maman, Adam et Ève, tu les as connus ?

— Oh ! non, mon chéri ; c'est trop vieux...

— Ah !...

Toto se recueille ; puis, après réflexion : Alors, dit-il, je demanderai à grand-père.

Dans la journée Popol a appris le commencement de la fable *Le Corbeau et le Renard*.

Le soir venu, il tombe de sommeil. Sa maman tient cependant à ce qu'il fasse sa prière.

— Allons, Popol... Notre père...

L'enfant commence :

Notre père... sur un arbre perché... Et il s'endort.

30. -- Comment on pratique les petites vertus.

Voici, par exemple, une personne soupçonneuse qui met votre patience à l'épreuve. Elle épluche tout, un mot qu'elle entend, un signe qu'elle saisit, et ne manque pas de prendre tout pour elle et en mauvaise part. Le moindre moucheron qui traverse l'air lui semble un monstre qui va tomber sur ses épaules et l'écraser; la lumière d'un ver luisant est un incendie qui la dévore. Tristes gens, en vérité, que ceux-là! Toujours maussades, toujours occupés de leurs fantômes, ils vous obligent à veiller d'une manière exagérée sur vos actes, vos regards. Et quand vous avez fait l'impossible pour ménager leur humeur, vous constatez avec chagrin que vos efforts ont été insuffisants. Néanmoins, il faut supporter la personne atteinte de cette infirmité, et précisément parce qu'elle en est atteinte. Elle a des torts, sans doute; mais elle en est la première victime, elle se rend malheureuse et est digne de notre compassion.

Un autre exemple. Votre frère est violent, votre sœur irascible; supportez-les, dit le bon sens. Ils se font plus de mal qu'ils ne vous en peuvent faire. Tel dont la colère s'allume vite ne demande qu'à s'apaiser aussitôt. Bon cœur, en somme, plus ami de la paix que de la dispute, plus mécontent de lui-même que de vous, quand il prend le temps de réfléchir, tout disposé à s'accuser et à vous faire des excuses. Ayez pitié de sa faiblesse; n'augmentez pas, par un excès de susceptibilité, le poids de sa confusion.

Encore un cas. Une personne mêle à toutes ses conversations quelques grains de vanité. Avec une persistance fastidieuse et une choquante affectation, elle revient à tout propos sur le rang qu'occupe sa famille; elle se caresse de ses propres éloges et recherche habilement les vôtres; tout ce qui vient d'elle, tout ce qui lui appartient est précieux, exquis; son travail a une particulière élégance, son vêtement une charmante simplicité, sa chambre une beauté

exceptionnelle, sa montre une régularité si merveilleuse qu'on la croirait douée d'infailibilité.

Une autre, au contraire, est toujours mécontente d'elle-même et presque du genre humain. Elle n'a sur les lèvres que de sombres récits; elle se plaint sans cesse des misères présentes, et sans cesse tremble devant les éventualités de l'avenir; ses gémissements sur les désordres du siècle n'ont point de fin.

Quelle ligne de conduite adopterez-vous avec des caractères si dissemblables? On rapporte de deux anciens philosophes que l'un riait toujours et que l'autre pleurait constamment. Beaucoup de gens les imitent encore, les uns par une joie excessive, les autres par une excessive mélancolie. Pour nous, le bon sens recommande les deux rôles à la fois. Ce n'est pas que nous puissions rire et pleurer en même temps; mais nous devons rire après avoir pleuré et pleurer après avoir ri; ou, si vous aimez mieux, rire avec ceux qui rient et pleurer avec ceux qui pleurent. Et cela, non par flatterie, mais par convenance et pour le bon exemple. Saint Paul¹ ne parle pas autrement: Réjouissez-vous, dit-il, avec ceux qui sont dans la joie, et mêlez vos larmes à celles des autres.

Tout vous conseille donc de vivre en paix dans cette dissonance d'esprits et de caractères et de vous assouplir si bien que vous puissiez satisfaire tout le monde. Du reste, supportons les autres parce que nous avons nous-mêmes besoin d'être supportés.

Il n'y a aucune personne qui puisse se passer d'indulgence, si sage, si prudente, si accomplie soit-elle. Aujourd'hui je passe sur les défauts d'autrui; demain il faudra qu'on passe sur les miens.

Devoir de rédaction. — Énumérez les diverses circonstances où une jeune fille peut pratiquer les petites vertus, c'est-à-dire se montrer douce, patiente, aimable envers les personnes difficiles à vivre.

1. SAINT PAUL, surnommé l'Apôtre des gentils, un des premiers propagateurs du christianisme, né à Tarse (Asie Mineure), décapité à Rome en 66.

31. — L'enfant gâté.

Voulez-vous le portrait ressemblant de cet être ridicule, ennuyeux, désagréable qui a nom *enfant gâté*? Lisez les lignes suivantes de Laboulaye¹ :

« Enfant gâté! Je ne connais pas de mot plus triste dans notre langue. Un enfant gâté, c'est un enfant à qui l'on passe tout, à qui on inocule l'égoïsme. On lui apprend à tout rapporter à lui-même; on lui permet de traiter sa mère comme une servante et son père comme un pédagogue ennuyeux. Quand des parents cèdent à cette faiblesse folle, ils récoltent toujours l'indifférence et le dédain de leur fils. Un enfant s'amuse facilement à triompher de sa mère, c'est sa première victime; mais prenez garde, si la mère est la première victime, elle ne sera pas la seule: la société tout entière souffrira d'avoir dans son sein un égoïste de plus.

« La première vertu d'une mère, c'est la fermeté, c'est la justice. Elle ne peut pas mieux montrer son amour maternel qu'en étant sévère quand son fils fait mal. Elle est la conscience visible de l'enfant. Quand elle gâte son enfant, c'est la conscience de l'enfant qu'elle pervertit.

« La justice, c'est le premier devoir d'une mère. Ne me parlez pas de ces gémissments, de ces larmes versées mal à propos: tout cela c'est de la faiblesse. Le véritable amour est austère et doux à la fois; il encourage au bien, il ne souffre pas le mal, et c'est ainsi qu'il fait à la fois le bonheur de la mère et le bonheur de l'enfant.

« Il ne suffit pas d'être ferme avec les enfants, il faut les élever sans mollesse, il faut leur faire mener une vie sobre et plutôt rude que douce; il faut les habituer à se lever de bonne heure et à se mettre au travail en se levant. Un vieux proverbe dit que se lever de bonne heure donne santé, fortune et sagesse. Quand on peut acheter la santé,

la fortune et la sagesse à si bon marché, on serait bien coupable de manquer une aussi belle occasion.

« Si vous voulez que vos fils soient des hommes, inspirez-leur, dès le berceau, un profond dédain pour ces besoins factices¹ répandus dans notre société. Le luxe ne nous a fait que trop de mal. Il faut que l'enfant soit élevé durement dans la maison paternelle. C'est un calcul bien fait pour assurer plus tard son bien-être. »

Devoir de rédaction. — Comment faut-il élever les enfants pour qu'ils ne deviennent pas des enfants gâtés?

32. — Enfants terribles.

Petit chérubin, dit un vieux monsieur en visite, j'ai apporté du bonbon pour vous, je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Eh bien! monsieur, donnez-moi tout de suite, et allez-vous-en.

Un gamin annonçant par la porte ouverte : Maman, c'est monsieur... tu sais? ce monsieur qui a ce nez...!

— Ah! ma chère, ne m'en parlez pas, cette petite fille me fera mourir. — Elle a l'air si gentille! — Ne vous y fiez pas; elle n'est pas bonne. — Si c'est cela, mon enfant, Croquemitaine te mangera.

— Non, dit la petite fille, il ne me mangera pas, puisque je ne suis pas bonne.

On causait devant un petit garçon de la beauté des cheveux. Sa mère voulant se faire complimenter sur les siens, dit : Ah! j'en avais aussi beaucoup, et j'ose dire, d'assez beaux; mais il ne m'en reste presque plus.

— Oh! si on peut dire! s'écria l'enfant, tu en as plein un tiroir.

Si je vous punis, mademoiselle, disait une gouvernante à sa petite élève, ne croyez pas que ce soit pour mon plaisir.

— Pour le plaisir de qui, alors? répondit l'enfant.

On demandait à un bambin quel âge il avait.

— Monsieur, répondit-il, j'ai cinq ans à la maison et trois ans dans les chemins de fer.

¹ LABOULAYE (Édouard-René LEFEBVRE-), publiciste et juriste français, né et mort à Paris (1811-1883).

¹ Qui résultent de l'habitude, et non d'un penchant naturel.

33. — Les ménages heureux.

Dans les vies modestes, où le travail est la condition nécessaire du bien-être de la famille, les femmes distinguées sont nombreuses. C'est dans l'intérieur de l'artiste, du savant, du médecin, de l'avocat, du juge, du professeur, du commerçant, que l'on trouve le plus souvent ces femmes studieuses, capables, qui sont très instruites, sans que personne ne songe à les qualifier de *femmes savantes*, parce que leur intelligence est l'honneur, le trésor de la famille, et qu'à l'aide de cette intelligence elles assurent l'aisance, le bien-être de la maison, et même ce luxe délicat où la richesse n'a aucune part, et dont le goût de la femme fait tous les frais. La forme des meubles est jolie, leur arrangement gracieux, des gravures rappellent les œuvres d'art préférées, et révèlent ce qui est aimé, admiré dans la maison. Des fleurs, des tableaux, des livres, une bibliothèque pas très nombreuse, mais bien choisie, tout prouve un intérieur où l'on vit beaucoup, d'où l'on sort peu, et où se trouve le bonheur. Ce n'est pas une de ces demeures vides et magnifiques dont les maîtres sont toujours absents, poursuivant le plaisir avec une activité fiévreuse, et fuyant l'ennui d'un *chez-soi* qui n'a d'attrait que pendant qu'on le meuble, et qui devient fastidieux dès que les fauteuils dorés sont à leur place.

Dans ce petit appartement du troisième étage, la mère est entourée de ses enfants. Elle les élève elle-même ! Grâce à Dieu, elle y est obligée, et comme elle en est récompensée ! Elle règne sur ses enfants, qui comprennent les mérites et les sacrifices de cette mère et qui la chérissent. Ils savent bientôt le bonheur d'être nés dans une condition où les mères n'ont pas assez de fortune pour payer des domestiques, des gouvernantes et des gouverneurs qui les remplacent. Aussi, quelle différence entre les deux éducations ! Les fils sont les premiers au collège et

dans les écoles ; les filles reçoivent ces éducations supérieures qu'on peut donner pour modèle aux jeunes filles du monde. Elles veulent être égales à leurs mères, qui travaillent avec elles, qui les dirigent, les suivent, s'intéressent, s'associent à leurs travaux.

La loi du travail pèse sur la mère plus que sur toute



autre créature ; l'âme de ses enfants est le champ qu'elle doit cultiver à la sueur de son front ; personne n'a grâce pour la remplacer, et si les éducations les plus complètes se font dans les intérieurs modestes dont nous parlons, c'est l'honneur de ces mères laborieuses. Que de jeunes gens doivent leur goût grossier pour les chiens, pour les chevaux, aux mercénaires qui les ont élevés ! Une mère met d'autres goûts et d'autres ambitions au cœur de ses enfants lorsqu'elle les élève elle-même. Quelquefois une inquiétude vient traverser son âme ; elle se demande si elle pourra armer d'assez d'honneur et de foi la conscience de ses enfants, pour leur inspirer le courage de porter à leur tour une vie modeste, sans jamais consentir à gagner la fortune par une bassesse. Inquiète, elle redouble de soins pour cette éducation qu'elle sait être leur dot, et elle devient plus attentive, plus vertueuse, plus courageuse,

pour transmettre à ses enfants l'admirable fierté de son âme.

Et les enfants, qui voient les labeurs de leur mère, ont un besoin secret de la soulager et de la récompenser. La volonté de bien faire est plus vivante dans ces asiles du bonheur modeste, et la joie du devoir accompli fait que chacun est content de son sort. La journée entière est active, le père est à son travail; la mère gouverne la maison, mène les enfants aux classes; le soir, chacun est fatigué du travail du jour et désire rester à la maison. C'est l'heure du repos, des jeux des enfants, l'heure des causeries, des lectures, de la musique, de l'intimité, de la gaieté. Oh ! oui, c'est dans ces intérieurs simples, laborieux, que se trouve le plus souvent le bonheur !

* **Sujet de rédaction.** — Montrez que le bonheur habite souvent les intérieurs modestes où la mère de famille élève elle-même ses enfants.

34. — Conseils d'un poète à une jeune fille.

Y a-t-il sur la terre un être plus aimé, plus choyé, j'allais dire plus gâté que la jeune fille ? Elle ne trouve devant elle que des personnes disposées à lui être agréables ; mais, en retour de tant d'attentions, on voudrait la voir parfaite et les plus grands écrivains se sont plu à lui donner des conseils. V. Hugo lui recommande de travailler, de rester pure, d'être calme, joyeuse et bonne.

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : « *Travaille !* » Oh ! crois-la ! Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaieté douce,
Et la gaieté, qui rend charmante la vertu !

Sois *pure* sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,

Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois *calme*. Le repos va du cœur au visage ;
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois *joyeuse*. La foi vit sans l'austérité ;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

Sois *bonne*. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi, tu resteras, comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe ;
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennui,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits !

VICTOR HUGO.

35. — Le bon langage.

Autrefois l'orthographe était une science rare et l'on pouvait compter dans un pays ceux qui la connaissaient. Aujourd'hui, grâce au progrès de l'instruction, il n'en est plus de même, et bientôt l'on pourra compter ceux qui ne savent pas écrire correctement.

Mais il reste à accomplir un progrès. Ce n'est pas assez de savoir écrire les mots sans faute, il faut encore savoir les parler, les prononcer convenablement. J'ai connu une

vieille dame qui se donnait de grandes licences pour l'orthographe, et qui aurait été fort humiliée de faire une faute de français, une faute contre la langue. Je ne sais pas trop si je ne partage pas sa manière de voir à ce sujet. Oui, j'aimerais mieux écrire *armoir*, *coridor*, que de prononcer *ormoire* et *collidor*.

Rien n'étonne et ne choque comme d'entendre sortir de la bouche gracieuse d'une jeune fille des mots inusités, impropres, vulgaires, je ne dis pas grossiers. Quoi de plus bizarre et de plus ridicule que ces expressions à la mode : c'est *v'lan!* c'est *pschutt!* c'est *chic!* c'est *épatant!* N'ai-je pas entendu dernièrement une enfant chanter cette phrase spirituelle : *Sur le bi, sur le banc, sur le bi du bout du banc!*

On peut sourire d'entendre une jeune fille se servir de pareils mots; mais on préfère de beaucoup celle qui parle simplement et purement notre belle langue française et qui n'emploie que les termes, les locutions adoptés par l'usage et... par l'Académie — cette grande dame jalouse qui veut que ses décisions aient force de loi.

Une année, *étant* aux bains de mer, le hasard m'avait placée, à table d'hôte, à côté d'une dame fort élégante, spirituelle, grande parleuse, et, au résumé, très agréable. Je l'entendis plusieurs fois demander à un de ses voisins de table des nouvelles de sa *dame*, de son *épouse*, de sa *demoiselle*; termes très vulgaires. Si l'on est lié avec quelqu'un, on peut lui demander des nouvelles de sa femme, de sa fille. Dans le cas contraire on doit dire : Comment se portent madame X., mademoiselle X?

Au milieu de son flux de paroles, je remarquai aussi bon nombre de fautes, j'en fus étonnée. Entre autres histoires qu'elle nous raconta, je me rappelle celle-ci :

C'était durant *la belle* automne de l'année dernière, sur les midi. Soudain *une* orage éclate au-dessus de ma demeure, des nuages de *mauvaise* augure s'avancent, ils étaient jaunâtres, c'était *une* indice de grêle. Alors l'atmosphère était *lourd*. Bientôt *une* éclair sillonne la nue et peu

après *une* incendie se déclare qui donna lieu à *une touchante* épisode, etc.

— Eh bien ! mais j'avoue à ma confusion que je ne vois pas de fautes; où sont-elles ?

— Il en existe neuf, seulement... on ne les aperçoit pas, elles se font si petites, si modestes. Ce sont des fautes de genre qui se glissent sournoisement dans les discours, et, comme le dit un auteur, souvent au lieu du léger féminin on emploie le lourd ou grave masculin.

Tant qu'une personne vêtue élégamment garde le silence, on peut lui trouver un air distingué, la croire instruite, bien élevée; mais du moment où elle a prononcé quelques phrases, il n'y a plus de doute à avoir, on sait à quoi s'en tenir sur son instruction et son éducation. Donc, mesdemoiselles, veillons sur nos discours si nous voulons nous faire bien juger, n'employons que des termes clairs, usités, exacts, fuyons les expressions basses et triviales, les néologismes. Evitons de même l'extrême recherche des termes, ce qui dénote un manque de naturel, de bon goût et de mesure. L'emphase mène au ridicule.

On remarque de nos jours que beaucoup de jeunes filles ont une attitude trop assurée, une conversation tranchante que l'on peut attribuer à la fréquentation des cours. Là, on les habitue à parler en public, à improviser des définitions, à résoudre des problèmes géographiques et historiques; or, comme le dit si excellemment M^{me} Emmeline Raymond¹, l'instruction est une belle et bonne chose, mais il n'est pas nécessaire de lui sacrifier les façons douces et polies, la modestie dépourvue d'affectation, et l'on est condamnable de ne pas concilier les soins donnés à l'intelligence avec les devoirs de la société.

Sujet de rédaction. — Faites voir l'utilité d'écrire correctement notre belle langue française et de la parler purement. Quelles expressions faut-il éviter ?

1. M^{me} Emmeline RAYMOND, femme de lettres française, née à Czernowitz (Bukovine) en 1828.

36. — Une page d'anecdotes.

— Cette place est *indéfectible*, disait à un officier supérieur le gouverneur d'une ville peu fortifiée. — Prenez garde, répondit l'officier, ni ce que vous dites, ni ce que vous voulez dire n'est français.



Il y a quelques années, deux vieux débris de la grande armée traversaient la place Vendôme. Devant la statue de Napoléon I^{er}, l'un d'eux fait respectueusement le salut militaire.

— Vous aimez toujours le grand homme? lui dit quelqu'un.

— Ah! monsieur, nous ne sommes pas des ingrats... Si nous sommes des invalides, c'est à lui que nous le devons.

— Que je suis triste! disait une maîtresse de maison, de voir ce rôti si *incuit*. — Oh! madame, répondit un convive, nos domestiques ont tant d'*insoins*.

-- Cocher?

-- Bourgeois!

-- On gèle dans votre voiture, vous n'avez pas de boules?

-- Pardon, elle est sous mes pieds.

— Ma fille, dit M^{me} X... à sa cuisinière, tâchez donc de prêter plus d'attention à mes recommandations; cela me fait vraiment de la peine d'avoir à vous adresser toujours les mêmes reproches.

— Oh! madame n'a pas besoin de se gêner; ça ne me fait rien du tout, à moi.

Pendant la dernière exposition canine un Anglais se montrait un jour très affairé, il cherchait diverses classes de chiens et ne trouvait pas ce qu'il désirait. Enfin, il s'adresse à un garde et lui dit : — Montrez-moi, je vous prie, les *dogues* de Venise. L'employé court encore...

37. — La femme distinguée.

C'est une charmante chose que la distinction; mais il ne faut pas qu'elle dégénère en prétentions et en manières.

Lorsqu'une femme entend le ménage et les affaires; qu'elle est agréable et plaît dans le monde; qu'elle a de l'esprit, sait lire et causer, elle forme par l'association de ces diverses qualités un être harmonieux que je nommerai la *femme distinguée*, c'est-à-dire la femme capable de tout animer dans sa famille, de tout comprendre, et d'agir; la femme qui sait être aimable sans être légère, soigneuse de sa personne sans être frivole; la femme qui gouverne la vie en se pliant à ses exigences; qui en accepte la partie matérielle sans la négliger, mais sans s'y absorber; qui en fait, si je puis dire ainsi, le piédestal d'une vie plus élevée. Son âme puise alors dans les nobles sentiments et les principes solides le courage de tous les dévouements; son intelligence trouve dans le culte du beau, dans le commerce des grands esprits et l'habitude des solides pensées, ce sens élevé que Joubert¹ appelait le sens exquis, et qu'il voulait faire pénétrer dans le bon sens pour rendre celui-ci plus que jamais le maître de la vie humaine: maître sage et soigneux des intérêts matériels comme de tous les autres, et qui, dans cette science supérieure qu'on appelle la science de la vie, sait en coordonner tous les éléments, faire à chaque besoin de l'âme et du corps, aux aspirations de l'esprit et aux convenances sociales, la part conforme à l'ordre, au devoir et à la dignité de l'âme humaine.

Toute femme, lorsqu'elle le veut, peut être distinguée. La noblesse est l'ouvrage de la Nature, la distinction est celui de l'art: l'une est née avec nous, l'autre s'acquiert.

1. JOUBERT (Joseph), moraliste français né à Montignac (Dordogne) en 1751, mort à Paris en 1824.

38. — Les bons et les mauvais caractères.

Une femme acariâtre est née pour son propre malheur comme pour le malheur des autres.

C'est la beauté de l'âme qui fait la beauté du caractère.

Avoir un *bon caractère*, c'est posséder en soi le gage le plus assuré du bonheur ici-bas.

La personne douée d'un bon caractère vit en paix avec tout le monde; elle est indulgente, bienveillante pour tous; elle ne s'irrite pas des épreuves, des contradictions, prend le bon côté des choses et est toujours disposée à être agréable aux autres. On vit autour d'elle, dans une atmosphère de joie sereine et de douce tranquillité; elle a toujours le sourire sur les lèvres, parce que la sérénité des traits et le sourire sont les reflets d'un bon cœur.

La femme qui a un *caractère acariâtre*, difficile, est au contraire pour ceux qui l'entourent la cause d'un tourment perpétuel. Pas une heure de calme pour les malheureux qui ont à la supporter. Elle trouve à redire à tout, n'est jamais contente de rien, se plaint sans cesse des autres et d'elle-même. Elle est maussade et rechignée, et n'est de l'avis de personne. Si l'on dit blanc, elle soutient noir; si l'on parle des gens, elle dit du mal de ceux dont on dit du bien et elle vante ceux que l'on blâme. Elle est susceptible, le moindre mot contradictoire l'irrite et l'exaspère. Avec une telle personne la vie se passe dans les taquineries, les bouderies et les querelles; c'est un véritable enfer; cent fois le jour on se dit tout bas : Mon Dieu, quel être insupportable, quel fardeau !

De l'esprit aisément les péchés sont remis,
Mais non pas ceux du caractère.

La qualité la plus essentielle chez une femme est la

douceur unie à l'égalité de caractère. N'oubliez jamais que tous les hommes, s'ils sont honnêtes, se rendent à la raison quand les représentations ne sont mêlées ni d'empoiement ni d'aigreur; il n'en est pas de même si la femme est crieuse, obstinée, exigeante et emportée.

Une mère prudente et sage, lorsqu'elle veut marier son fils, ne demande pas d'abord si la jeune fille qu'elle recherche pour bru est riche, jolie, spirituelle; elle s'inquiète avant tout de savoir si elle a un bon caractère. La beauté, la richesse, l'esprit, ne sont pas certes à dédaigner; mais sans ces dons le bonheur peut exister dans un ménage, tandis qu'il est impossible avec une femme d'un mauvais caractère.

Une jeune fille douée d'un heureux caractère est aimée de tous. Si parmi ses sœurs et ses frères elle remarque un sujet de discorde, vite elle met la goutte d'huile ou le baume sur la plaie, elle prévient les difficultés, donne un sage conseil à celui-ci, apaise celui-là, fait cesser les malentendus et ramène la paix et la confiance.

L'heureux caractère a pour base la bonté, et la bonté c'est la vertu que les hommes apprécient et estiment toujours, la seule où, ce semble, l'excès soit permis. Faire des actes de bonté, c'est jeter sur le chemin que l'on doit parcourir la semence de fleurs brillantes, suaves et parfumées, qui embellissent et charment la route. Soyez bonnes, et vous serez heureuses.

Évitez le caprice avec un soin extrême.
Vouloir aujourd'hui blanc, demain d'autre façon,
Changer de goûts, d'amis, sans fin et sans raison,
C'est tourmenter en vain les autres et soi-même.

Sujet de rédaction. — Comparez deux jeunes filles; l'une ayant un bon caractère et l'autre un mauvais. Prouvez qu'un mauvais caractère est quelque chose de désastreux dans une famille.

39. — Le rôle de la femme au foyer domestique.

Nous ne saurions mieux traiter ce sujet qu'en citant une page charmante de Legouvé. Elle résume les divers



Legouvé (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste),
poète français, né au Conquet (Finistère)
en 1775, mort à Paris en 1838.

conseils que nous avons donnés à nos chères lectrices et elle peint admirablement le rôle de la femme au foyer domestique.

« De la femme de ménage dépendent la prospérité intérieure, la santé des enfants, le bien-être du mari. Elle s'occupe du beau comme du bon, car l'arrangement de sa demeure est comme une œuvre d'art qu'elle crée et renouvelle chaque jour. La bonne femme de ménage a besoin de toutes les

qualités féminines, l'ordre, la finesse, la bonté, la vigilance, la douceur. Elle répare les fortunes ébranlées; elle sait transformer l'aisance en richesse, le strict nécessaire en aisance. Elle gouverne enfin, elle gouverne pour sauver, et son empire est plus réel que celui des ministres et des rois. Un roi, si habile qu'il soit, peut-il faire que ce qu'on appelle son royaume demeure à l'abri des intempéries du ciel? que la pluie, la grêle, la guerre ne viennent pas ravager ses routes et ses moissons? Un roi a-t-il quelque autorité sur les âmes? peut-il commander à ses sujets de parler, de se taire? Êtres et choses, tout lui échappe. La femme de ménage, au contraire, tient dans sa main, pour ainsi dire, chacun des habitants qui animent et chacun des objets qui composent son empire. Elle exile de sa maison les paroles grossières, les actes violents; elle améliore ses serviteurs comme ses enfants, et nul n'est frappé d'une souffrance qu'elle ne puisse aller à son aide. Par elle les meubles sont toujours propres, le linge toujours blanc.

Son esprit remplit cette demeure, la façonne à son gré, et rien ne manque à ce gouvernement domestique, pas même le charme idéal.

« Qui de nous, passant le soir dans un village, devant quelque demeure de paysan, et apercevant à travers les vitres le foyer flambant, le couvert mis sur une nappe rude mais sans tache, et la soupe fumante sur la table, n'a point pensé, avec une sorte d'attendrissement que j'appellerai poétique, à ce pauvre ouvrier, bientôt de retour, qui, après un long jour employé à remuer la terre ou le plâtre et à frissonner sous la pluie, allait rentrer dans cette petite chambre si nette et reposer ses yeux et son cœur fatigués de tant de travaux rebutants? Peut-être ne se rend-il pas compte de ce sentiment de bien-être, mais il l'éprouve. L'homme de pensée lui-même, après de longues et arides méditations, ne trouve-t-il pas une sorte de repos qu'il idéalise dans la vue des occupations ménagères?

« La laiterie où le beurre s'arrondit en mottes brillantes et parsemées de gouttes de rosée, la grande cuve où bout le linge, la bassine où cuisent les fruits mêlés de sucre, sont autant d'objets qui calment, qui touchent même d'une sorte d'émotion sereine, comme tout ce qui tient à la nature et à la famille, comme la vue d'une vache qui broute, d'une plaine où se fait la moisson.

« Les anciens sentaient et exprimaient admirablement cette poésie domestique. L'*Odyssée*¹ ne nous charme jamais davantage que quand elle nous offre, dans Nausicaa et dans Pénélope, la princesse unie à la femme de ménage; et Xénophon² n'a rien écrit de plus exquis que le tableau des joies de la jeune mère de famille. »

Sujet de rédaction. — Résumez le rôle de la femme au foyer domestique et faites voir son influence sur le bonheur de la famille.

1. *Odyssée*, poème épique du célèbre poète grec Homère. Dans son ouvrage, Homère nous représente la princesse Nausicaa, fille d'Alcinous, roi des Phéaciens, lavant elle-même ses robes et celles de ses frères; il nous montre Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, travaillant nuit et jour, pendant vingt ans, à broder une toile en attendant le retour de son mari.

2. Xénophon, historien grec, né à Athènes vers 445 av. J.-C.

40. — Bons mots, reparties, etc.

Le roi Louis XV, encore enfant, sortait de Versailles¹ avec son gouverneur; à la porte du palais se trouvait un décrocteur, qui se découvrit devant le jeune roi. Le gouverneur, quittant la main de son élève,

rendit au pauvre diable son salut. —

Comment, monsieur, vous saluez un domestique ! lui demanda le roi ?

— Sire, j'aime mieux saluer un domestique que d'entendre dire qu'un domestique est plus poli que moi.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image.
Et c'est la bonté qu'on chérit.



LOUIS XV,
arrière-petit-
fils de Louis XIV,
roi de France de
1715 à 1774.



Une dame quêtait. Elle présente la bourse à un richard, qui lui dit rudement : Je n'ai rien. — Prenez, monsieur, dit la dame, je quête pour les indigents.

Un gentilhomme, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : Bonjour, mon ami ! comment te portes-tu ? répondit : Bonjour, mon ami ! comment te nommes-tu ?

Une jolie réflexion de domestique :

Un bruit de verre cassé retentit dans la salle à manger.

— Qu'est-ce que c'est, Joseph?... Vous venez encore de casser un verre ?

— Oui, mais j'ai eu de la chance cette fois. Il s'est cassé en deux.

— Et vous appelez ça de la chance ?

— Ah ! on voit bien que madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les éclats quand un verre se casse en mille morceaux.

1. Versailles, chef-lieu du département de Seine-et-Oise.

41. — La Bonne ménagère.

D'APRÈS M. COPPÉE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Vos maîtresses, mes enfants¹, désirent faire de vous de bonnes ménagères, et, au premier abord, cela semble assez facile. Mais je sais, moi qui vous parle, ce qu'il faut de mérites de toute espèce et de tout instant pour être une bonne ménagère ; car j'en ai connu une, que j'ai tendrement aimée, et, si vous le voulez bien, je vous parlerai un peu d'elle.

C'était la femme d'un modeste employé de ministère. Elle avait eu huit enfants, et il lui en restait quatre, trois grandes filles et un petit garçon. Faire vivre tout ce monde avec les modestes appointements du père, quel problème ! Car on voulait garder son rang, malgré tout ; on était fière, on voulait rester une bourgeoise, une « dame ». Eh bien, le courage et les doigts de fée de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches ; le petit bonhomme était bien tenu. Il existe encore ce petit bonhomme, et, bien qu'il ait aujourd'hui dépassé la quarantaine, il se souvient toujours d'un certain caban² en étoffe écossaise, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont il était très fier et qui faisait l'envie et l'admiration de ses camarades de pension. C'était merveilleux ce que cette bonne ménagère déployait d'économie, de patience, d'invention, d'activité pour que sa maison et sa famille lui fissent honneur. Celle qui, lorsqu'on n'était pas trop pauvre,



COPPÉE (François), poète
français, né à Paris en 1862.

1. Discours prononcé aux jeunes orphelines d'Alsace et de Lorraine, à une distribution de prix.

2. Caban, manteau à capuchon.

aimait à recevoir quelques parents, quelques amis de son mari, et leur servait le thé avec grâce, s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait quelquefois fait elle-même un petit savonnage, pour que ses filles eussent des collerettes blanches. Il y avait de mauvais moments. Vers la fin du mois le dîner était souvent très court et très maigre; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante et en été on mettait un petit bouquet sur la table, pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais jusqu'à demain si je vous racontais tous les tours de force qu'a faits cette pauvre femme plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains laborieuses. Et elle était toujours gaie; elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens la confiance et l'énergie dont elle débordait. Que dis-je? Aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur; et ce logis, où souvent on n'aurait pas trouvé deux écus à faire tinter l'un contre l'autre, était plein de chansons du matin au soir.

« J'ai été le témoin de cette simple et noble vie; et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est un jour épanouie dans mon cœur et dans mon imagination et que je suis devenu poète. Car, vous l'avez sans doute deviné déjà, le petit bonhomme dont je vous parlais tout à l'heure et qui était si fier de son caban écossais, n'est pas un autre que celui qui a l'honneur de présider votre distribution de prix; et c'est, en voyant à l'œuvre sa bien-aimée mère, qu'il a compris, dès sa première enfance, tout ce que le devoir de la bonne femme de ménage a d'auguste et de touchant.

« Pour vous mettre en état de bien remplir ce devoir, vos maîtresses, mes enfants, vous donnent de très bons enseignements pratiques; mais elles font mieux et plus, en vous inspirant les vertus essentielles dont elles vous offrent aussi l'exemple.

« Elles vous apprennent d'abord à croire en Dieu et à le prier; elles vous apprennent encore — et c'est leur œuvre la plus exquise — à vous aimer entre vous, et elles vous préparent à donner plus tard, quand vous vous retrouverez dans la vie, le spectacle le plus doux qui soit au monde, celui de l'amitié d'un humble pour un humble comme lui, celui de la pitié d'un pauvre s'exerçant envers un plus pauvre.

« Elles vous apprennent enfin à avoir confiance dans le lendemain, et ce don sublime de l'espoir, facile à votre âge, jette de profondes racines dans votre cœur, afin de vous soutenir dans les luttes de l'existence, de vous consoler dans ses misères.

« L'Espérance!... c'est par ce mot que je veux terminer mon allocution, orphelines d'Alsace et de Lorraine. Car je n'oublie pas devant qui je parle; car je sais que dans vos géographies on vous montre sur la carte de France une tache de deuil. Elle sera effacée un jour, n'en doutez jamais, et dites-vous bien que tous, à cet égard, nous gardons au fond du cœur la chère, la précieuse, l'immortelle Espérance! »

Sujet de rédaction. — Racontez comment une bonne ménagère peut arriver avec un budget restreint, des ressources très limitées, à tenir son rang dans la société et à subvenir aux besoins de sa famille.

42. — Chauffage et éclairage.

Le chauffage et l'éclairage sont deux choses fort importantes dans une maison; ils réclament toute l'attention et les soins d'une bonne ménagère.

Lorsqu'on va habiter une maison, il faut commencer d'abord par faire établir les cheminées dans des conditions convenables. En France, elles sont en général trop larges et le tirage se fait mal. L'orifice inférieur doit être rétréci par trois cloisons obliques inclinées vers le foyer et recouvertes d'un revêtement de faïence qui, par son poli,

renvoie parfaitement la chaleur. L'extrémité supérieure de la cheminée doit être terminée par un appareil en tôle qui empêche le vent de s'y engouffrer. N'oublions pas qu'une cheminée établie dans les formes voulues, chauffe beaucoup mieux et fait vite regagner à un ménage la dépense qu'elle a occasionnée.



Extrémité supérieure de la cheminée, ornée d'abat-vent.

Le bois est sans contredit le meilleur, le plus sain, et le plus agréable des combustibles. Quelle douce sensation n'éprouve-t-on pas lorsqu'on entre dans une chambre éclairée par de joyeuses flammes, et que, mettant les deux pieds sur les chenets, on voit tout à coup apparaître aux yeux des étincelles imitant un feu d'artifice ou des



Cheminée à petit orifice inférieur.

figures revêtant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques!

Le seul inconvénient du bois est de coûter cher, il est très rare dans certains pays. Le meilleur de tous les bois est le chêne; puis le charme, le hêtre et l'orme.

Le charbon de terre, appelé aussi houille, est plus économique que le bois et donne plus de chaleur; on lui reproche de répandre un peu de fumée en commençant à brûler, laquelle a une odeur désagréable. De plus, avec la houille, pas de cendre précieuse à mettre sur la lessive.

Le coke, qui n'est autre chose que le charbon de terre dégagé, par la distillation, de ses éléments fluides et gazeux, coûte un peu moins que la houille, mais dure moins aussi, et ne donne pas autant de chaleur. On se sert d'ap-

pareils spéciaux pour brûler ces deux sortes de combustibles et, grâce à leur prix peu élevé, les enfants pauvres ne grelottent plus l'hiver.

Certaines personnes, dans les villes, ont adopté le gaz comme moyen de chauffage; mais ce mode est peu répandu, on préfère se servir du gaz pour faire cuire les aliments.

Sous prétexte de chauffer une chambre, il ne faut jamais y mettre un réchaud rempli de charbon ou de braise, car ces substances dégagent un gaz dangereux, et pour peu que la chambre soit petite et bien close, les personnes imprudentes qui y dorment peuvent y trouver la mort.

Une chaufferette même, dans un local petit et sans ouverture donnant accès à l'air extérieur, peut occasionner des accidents, de violents maux de tête. Disons encore que lorsqu'une femme repasse elle doit tenir les réchauds sous une cheminée ou dans un courant d'air.

Il nous reste à parler des poêles.

Le poêle est le meilleur des appareils de chauffage sous le rapport de la facile installation, de l'économie du combustible, de l'utilisation de la chaleur; mais il est un des plus défectueux au point de vue de l'hygiène, surtout dans un appartement petit, habité par un grand nombre de personnes.

Les poêles ont l'inconvénient de mal ventiler, c'est-à-dire de renouveler incomplètement l'atmosphère d'une pièce, parce qu'ils dépensent bien moins d'air que ne le fait une cheminée. De plus, la violente chaleur qu'ils dégagent dessèche l'air et incommode la respiration.

Les poêles mobiles qui tendent à se répandre aujourd'hui ne doivent jamais rester la nuit dans une chambre à coucher; ils sont surtout très dangereux lorsqu'ils n'ont pas au dehors de tuyaux d'échappement. Le plus prudent est de s'en abstenir complètement.

En général, les poêles de fonte, lorsqu'ils sont surchauffés, exhalent une odeur qui causent souvent des maux de tête plus ou moins violents. C'est facile à expliquer. La

fonte est en effet du fer associé à une petite quantité de charbon. Devient-elle rouge sous l'action d'une chaleur intense, le charbon qu'elle contient se consume en partie, et ses vapeurs délétères se répandent dans la chambre. De là les malaises en question. Il n'y a que deux moyens de prévenir ces malaises : ou ne pas chauffer le poêle jusqu'au rouge, ou bien, si on le laisse rougir, ménager un courant d'air qui permette à l'atmosphère viciée de la chambre de se renouveler. Mais, me direz-vous peut-être, j'ai toujours soin de placer un vase plein d'eau sur le poêle allumé. C'est parfait et vous faites bien d'en mettre, car l'eau, en s'évaporant renouvelle l'humidité de l'air desséché par la chaleur du poêle ; mais elle est impuissante à détruire les mauvais effets de la vapeur du charbon ; donc, aérez votre chambre.

Les appareils dont on se sert pour répandre de la chaleur dans plusieurs appartements se nomment calorifères. Ils ne sont employés que dans les grandes maisons et les monuments publics. Maintenant, arrivons à l'éclairage.

De nos jours, les ménagères n'ont que l'embarras du choix pour éclairer leur demeure. Suivant leur position de fortune elles peuvent choisir entre la chandelle, la bougie, l'huile et le pétrole. Le gaz (substance que l'on retire de la houille) est réservé, dans les villes, à l'éclairage des rues, des magasins et de certaines maisons particulières ; il en est de même de l'électricité.

Une maîtresse de maison prudente n'attend jamais le soir pour préparer ses lampes, surtout celles qui contiennent du pétrole. Cette dernière substance est très inflammable et malheur à ceux qui approchent une lumière d'un vase où elle est renfermée !

Sujet de rédaction. — Montrez l'utilité d'avoir des cheminées allant bien, ayant un bon tirage, et dites les conditions nécessaires pour se les procurer. Nommez les principaux combustibles. Parlez du chauffage par le poêle, dites ses avantages et ses inconvénients. Nommez enfin les différents modes d'éclairage.

43. — Les Pourquoi et les Parce que de la maîtresse de maison.

— Pourquoi fait-on usage de laine et de fourrures ?

Parce que ces substances empêchent l'écoulement de la chaleur de notre corps ; ce sont de mauvais conducteurs.

— La laine et la fourrure communiquent-elles de la chaleur au corps ?

Non, les vêtements par eux-mêmes ne communiquent aucune chaleur ; seulement ils conservent plus ou moins celle qui se développe en nous par l'action de la vie. Ainsi, l'édrédon dont nous couvrons nos lits en hiver est composé de plumes très fines, de duvet floconneux, qui retiennent de l'air en abondance, et comme l'air conduit mal la chaleur, il empêche la déperdition de la chaleur de notre corps.

— Pourquoi porte-t-on des vêtements blancs en été ?

Parce qu'ils réfléchissent plus de chaleur qu'ils n'en absorbent, de sorte qu'ils sont moins chauds.

— Pourquoi, avec un pardessus ou des chaussures en caoutchouc, sue-t-on quelquefois au point que le corps ou les pieds semblent nager dans l'eau ?

Parce que le caoutchouc étant imperméable ne permet pas à la chaleur de notre corps, à la sueur, de se dissiper et de sécher. C'est pourquoi il ne faut garder le caoutchouc que le temps strictement nécessaire.

— Pourquoi est-il dangereux de dormir dans des draps humides ou de mettre et de conserver sur soi du linge humide ?



Parce que l'humidité du linge, pour se convertir en vapeur, enlève continuellement de la chaleur au corps ; dès lors, la chaleur s'abaisse au-dessus du degré normal.

— Pourquoi fait-on en bois des manches ou recouvre-t-on d'osier les anses des ustensiles de cuisine fabriqués en métal, comme les théières et les cafetières ?

Parce que le bois, mauvais conducteur de la chaleur, reste à une température beaucoup plus basse que le métal, et qu'on ne court plus risque de se brûler les doigts.

— Pourquoi l'eau distillée n'est-elle pas bonne comme boisson ?

Parce qu'elle a une saveur fade et pèse à l'estomac. Pour lui faire reprendre ses qualités, il suffit de l'agiter fortement au contact de l'air, de la vider d'un vase dans un autre plusieurs fois de suite.

— Pourquoi l'eau de pluie, la plus pure après l'eau distillée, a-t-elle la propriété de bien cuire les légumes et de dissoudre le savon sans donner lieu à des grumeaux ?

Parce qu'elle ne contient que très peu de sels calcaires, qui privent l'eau d'une partie de son pouvoir dissolvant.

— Pourquoi est-il très imprudent de fermer la clef d'un poêle, dans une chambre à coucher, sous prétexte de conserver la nuit une douce chaleur ?

Parce que le tuyau fermé par la clef ne donnant plus issue aux produits de la combustion, ceux-ci se répandent dans la chambre et asphyxient les dormeurs. Ils les font passer souvent du sommeil à la mort.

— Pourquoi les horloges retardent-elles quand il fait chaud ?

Parce que la pendule qui règle l'horloge s'allonge par la chaleur, oscille plus lentement et en retarde la marche.

— Comment doit-on faire les cloisons pour empêcher le son de se propager d'un appartement dans un autre ?

On doit mettre dans l'épaisseur des cloisons des briques creuses, ou du tan, de la sciure de bois, etc. Les vibrations sonores s'éteignent lorsqu'elles rencontrent des corps mous et excessivement divisés.

— Pourquoi un verre, une tasse de porcelaine se cassent-ils en y versant de l'eau très chaude ?

Parce que la partie du verre ou de la porcelaine touchée par l'eau chaude se dilate plus que les autres parties ; il en résulte une tension inégale qui peut briser l'objet. Pour éviter tout accident il faut verser d'abord une petite quantité d'eau chaude et l'incliner dans tous les sens ; quand toutes les parties sont également échauffées, on peut verser l'eau bouillante sans crainte.

— Pourquoi est-il dangereux de coucher dans une chambre où sont renfermées des fleurs ou des plantes ?

Parce que les plantes, sous l'influence de la lumière solaire, dégagent de l'oxygène et enlèvent à l'air son *acide carbonique*, tandis que durant la nuit, au contraire, les plantes dégagent ce gaz impropre à la respiration. L'odeur des fleurs, en elle-même, peut être aussi très nuisible.

44. — Les Domestiques.

Lorsque, en fait de serviteurs, on a affaire à de mauvaises natures, à des gens vicieux, il faut les renvoyer au plus vite et ne point en emposter sa maison ; mais, cette réserve faite, je crois que souvent nous sommes mal servis parce que nous ne savons pas former nos serviteurs et tirer d'eux ce qu'ils sont susceptibles de nous donner.

Rien dans la vie ne s'obtient sans luttes, sans efforts ; la douce amitié elle-même a besoin d'être cultivée. Comme l'a dit une femme d'esprit : « Ne laissez pas pousser d'herbe sur le chemin de l'amitié », c'est-à-dire montrez du dévouement à vos amis, cherchez tous les moyens de leur être agréable, ravivez et entretenez leurs sentiments ; sans quoi ils n'auront bientôt plus pour vous que de l'indifférence.

Si vous voulez de bons domestiques, choisissez-les avec soin, demandez sur eux des renseignements exacts, puis

donnez-vous la peine de les former. Qu'en entrant chez vous leur tâche soit bien définie, qu'ils se rendent bien compte de ce que vous réclamez d'eux. Cela fait, vous devez tenir à ce qu'ils ne s'écartent pas de la ligne tracée. Il existe et il doit exister une différence entre nos domestiques et nous, à cause de nos positions respectives; mais n'oublions pas qu'ils sont nos frères, pétris du même limon que nous,



ayant notre même pente au mal, nos mêmes défauts. Dès lors ne leur demandons pas une perfection que nous ne possédons point.

Le meilleur moyen de former de bons serviteurs est de leur inspirer de l'attachement. Ce résultat obtenu, ils iront au-devant de nos désirs et éviteront ce qui peut nous déplaire. Leur

position leur sera moins pénible, en ce sens que leur dévouement affectueux les rapprochera de leurs maîtres.

Autrefois, on a vu des serviteurs faire partie des familles dans lesquelles ils étaient entrés. Mais de quelle manière s'y prendre pour leur inspirer cet attachement nécessaire? Rien de plus simple: tous les cœurs se laissent toucher par les mêmes moyens.

Quand une domestique est malade, allez la voir souvent; ne craignez pas votre peine, donnez-lui des soins affectueux, portez-lui de la tisane, plaignez-la, adressez-lui de bonnes et encourageantes paroles, et vous pouvez être sûres qu'elle vous en conservera une vive reconnaissance. Si elle a des deuils de famille, si elle perd ses parents ou ses proches, montrez-lui un bienveillant intérêt et prouvez-lui que vous n'êtes point indifférentes à ce qui la touche. Occupez-vous aussi de ses intérêts matériels, encouragez-la à faire des économies, donnez-lui des conseils prudents pour le placement sûr et solide de ses fonds, levez les dif-

ficultés qu'elle rencontrerait à faire elle-même les démarches nécessaires, et enfin n'hésitez pas à lui faire de temps à autre quelques petits cadeaux, suivant votre position de fortune.

Ces principaux points arrêtés, il nous reste à parler des moyens secondaires, que nous allons présenter sous forme d'aphorismes:

Ne commandez pas plus d'ouvrage qu'il n'est possible d'en faire. Certaines maîtresses de maison ne se rendant pas compte de leurs ordres, exigent d'une seule personne l'ouvrage que trois auraient de la peine à faire.

Reprenez avec calme, sans violence, sans colère, sans dureté, et seulement quand il y a une véritable raison; alors votre réprimande portera plus de fruits.

Soyez polies dans vos demandes, ne marchandez pas un merci lorsqu'on vous apporte un objet que vous avez demandé et une louange lorsqu'un travail aura été bien fait. Surveillez les serviteurs, mais sans tyrannie; ne les exposez pas à la tentation en leur laissant de l'argent sous les yeux: la nature humaine est si faible! Rendez-vous compte des dépenses qu'ils font pour vous, notamment les cuisinières; ne croyez pas qu'ils veuillent vous tromper, mais pensez qu'ils peuvent se tromper.

Payez exactement les gages; c'est une humiliation pour une maîtresse que d'entendre des domestiques réclamer leur salaire.

Ne grondez jamais vos serviteurs devant des étrangers; c'est un manque de convenance pour les amis ou les convives qui ne savent quelle contenance avoir, et c'est pour les domestiques une mortification qu'il est bon de leur épargner.

N'ayez pas à rougir de vos défauts devant une servante; cachez-lui vos petites faiblesses, vos imperfections, ne l'initiez pas à vos affaires de famille; ne lui confiez pas de secrets, afin de ne point être sous sa dépendance. Soyez affables sans être familières: la familiarité engendre le mépris et nuit à l'autorité légitime.

Une jeune fille ne doit pas jouer avec une servante, ni écouter ses confidences ; elle ne donnera des ordres que si elle y est autorisée par ses parents.

Voici maintenant quelques renseignements utiles et pratiques.

L'engagement entre un domestique et ses maîtres se fait sans écrit, on le constate généralement par des arrhes ou *denier à Dieu*. Si le domestique se dédit, il rapporte les arrhes à celui qui l'avait retenu.

Lorsque les maîtres et les domestiques veulent se quitter, ils se préviennent réciproquement, de vive voix, huit jours à l'avance. Si le maître avait à se plaindre *gravement* de la conduite d'un domestique, il pourrait le renvoyer immédiatement et sans indemnité pour les huit jours qu'il lui refuse.

Les gages des domestiques non payés sont *privilegiés*¹ pour l'année échue et pour ce qui est dû sur l'année courante. En cas de contestation sur ce que doit un maître, il est cru sur son affirmation.

Sujet de rédaction. — Énumérez tout ce que les maîtresses de maison doivent faire pour former de bons serviteurs et se les attacher.

45. — Anecdotes.

De nos jours, certains domestiques montrent de grandes exigences, et l'on est parfois étonné des conditions qu'ils posent à leurs maîtres avant d'entrer à leur service.

— Madame a besoin d'une bonne ? — Oui, mon enfant. Faites-vous bien la cuisine ? Pouvez-vous servir de femme de chambre ?

— Oui, madame. Combien de gages donne madame ? — Six cents francs.

— Cela me convient. A quelle heure se lève-t-on ? — A sept heures en hiver, à six heures en été.

1. C'est-à-dire qu'ils sont payés avant toutes les autres dettes.

— Ma chambre est-elle sous les toits ? — Non, la chambre est commode.

— Y a-t-il un tapis à mon lit ? — Oui, ma fille.

— C'est un homme qui frotte l'appartement ? — Oui.

— Il y a quelqu'un pour apporter l'eau ? — Sans doute.

— Ai-je mon café au lait tous les matins ? — Cela va de soi.

— Madame m'accorde un jour de sortie par semaine ? — Parfaitement.

— Ai-je une petite fille pour la grosse besogne ? — Comment donc ?

— Eh bien, quand entrerais-je chez madame ? — Demain, si vous voulez.

— A demain donc, madame.

La bonne s'en va après avoir salué ; M^{me} E. la rappelle : Dites donc, ma fille, jouez-vous du piano ? — Non, madame.

— En ce cas, vous ne faites pas mon affaire.



Une dame renvoie sa cuisinière et lui donne son compte. L'argent compté, la fille choisit une pièce de quarante sous et la jette au chien du logis.

— Que signifie... ?

— Dame, répond la cuisinière, il ne les a pas volés : depuis six mois c'est lui qui nettoie ma vaisselle !

— Françoise, votre maîtresse est-elle chez elle ? — Non, madame.

— Quand reviendra-t-elle ? — Ah ! je l'ignore ; quand madame a donné ordre de dire qu'elle n'y est pas, personne ne sait quand elle reviendra.

— Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuillère d'argent !

— Madame, elle était sale.

— Lorsque je rentre, disait une dame à sa domestique, je vous trouve souvent à dormir.

— C'est que, madame, je n'aime pas rester à rien faire.

46. — La Vieille Servante.



AUTRAN (Joseph), poète français, né et mort à Marseille (1813-1877).

On ne peut lire sans attendrissement les vers que le poète Autran a consacrés à sa vieille servante. Par son dévouement et son désintéressement, par son attachement pour ses maîtres, cette fille s'est élevée jusqu'à eux et a comblé la distance qui les séparait, elle fait véritablement partie de la famille, elle a partagé ses joies et ses douleurs, elle est aimée de tous; aussi elle ne quittera jamais la maison qu'elle a faite sienne par son cœur, et ses maîtres lui fermeront les yeux.

Reste ainsi, ne fais pas un geste,
Ne quitte pas ton escabeau.
Poursuis ta besogne modeste
A côté d'un pâle flambeau.

Mon cœur est plein, mon œil se mouille
Lorsque, seule et baissant les yeux,
Je te vois filer ta quenouille
A ce foyer silencieux.

Te souviens-tu de notre aurore ?
Te souviens-tu de la saison
Où la vie, au rire sonore,
Égayait toute la maison ?

Après les heures de l'étude,
Nous revenions à nos ébats,
Et toi, non sans inquiétude,
Tu suivais, tricotant nos bas.

Chacun volait à sa chimère;
Tu n'en perdais aucun de l'œil,
Ayant les soucis de la mère,
Sans en avoir le doux orgueil !

Tu contenais à chaque épreuve
Ton cœur muet, quoique trop plein :
Avec la veuve tu fus veuve,
Orpheline avec l'orphelin !

Quand la maison dépareillée
Vit quelquefois entrer la mort,
Ce fut toi qui, dans la veillée,
Restas près de celui qui dort.

De tout ce passé que je pleure,
De l'âme même des parents,
En toi quelque chose demeure :
Je le retrouve et le reprends.

Quand tu vas, effleurant la dalle,
Près du foyer, soir et matin,
Le bruit même de ta sandale
Semble un écho du temps lointain.

Va, je t'aime, âme simple et grand
Toi qui ne sus jamais haïr ;
Je t'aime, et moi qui te commande,
Je me sens prêt à t'obéir !

47. — L'Art de se faire deux mille francs de rente.

L'or est une chimère, c'est entendu. Oui, mais, comme le disait ma bonne grand'mère, chimère tant que vous voudrez; en attendant, on ne peut s'en passer, et malheureux sont ceux qui n'ont pas d'argent. Que je les plains !

J'avoue partager les idées de mon aïeule, et il me semble qu'il en est de même de vous, mes chères lectrices. Votre attention s'est éveillée en lisant le titre de ce chapitre, votre physionomie est devenue curieuse et interrogative. Je ne vous en fais pas un reproche, mesdemoiselles; de nos jours la vie est chose positive, le temps n'est plus à la rêverie; la poésie et l'idéal ne sont qu'un accessoire, il faut d'abord assurer sa vie matérielle. Et puis, hélas ! ne serait-on pas tenté de croire que la gêne et la misère ont une mauvaise influence sur les cœurs et les sentiments ? Ne dirait-on pas que souvent elles les rétrécissent, les abaissent et leur enlève ce qui en fait le charme — la délicatesse ? Travaillons donc tous, tant que nous sommes, non à amasser une fortune, mais à nous procurer une honnête aisance, l'heureuse médiocrité du poète ancien :

Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône;
Voulons-nous l'obtenir, amis ?
La médiocrité le donne.

Mais comment, me direz-vous, amasser deux mille francs de rente quand l'argent est si difficile à gagner ? nos parents le répètent sans cesse. Oui, comment cela peut-il se faire ? En tout cas, le moyen n'est-il pas à notre portée ?

Ce moyen, mesdemoiselles, s'il n'est point encore à votre portée pourra y être bientôt; il consiste dans l'économie qui est de votre ressort; elle peut être faite par vous et par toutes les femmes laborieuses, vous allez voir :

Il est certes bien agréable de se faire servir et de ne se livrer qu'à une occupation qui vous plaît ; mais, à mon avis, il est encore plus agréable de se passer de serviteurs toutes les fois que la chose est possible. Les domestiques, fussent-ils même excellents, sont toujours une gêne pour les maîtres ; on ne peut devant eux traiter bien des sujets, et leur présence met une entrave à toutes les conversations.

J'ai remarqué maintes fois la joie des convives lorsque, à un déjeuner, le domestique se retirait laissant à sa place des servantes... de bois—très discrètes celles-là ! — c'est-à-dire des tables rondes à plusieurs étages, contenant le pain, les plats, les assiettes, etc. Alors les langues se déliaient et la gaieté brillait. Eh bien ! ce soulagement qu'on éprouve durant un repas n'est guère moindre dans mille et une circonstances au cours d'une journée, et si l'on interroge les maîtresses de maison elles vous disent invariablement : Que ceux qui n'ont pas de domestiques sont donc heureux !

Je vous prends au mot, mesdames, voulez-vous être tranquilles dans votre intérieur et bien servies ? Servez-vous vous-mêmes. Après tout, se passer de domestiques dans une condition modeste, n'offrant que des ressources médiocres ou aléatoires, est un parti prudent, indispensable même si l'on ne veut aboutir à la ruine. J'ajoute que la chose est facile pourvu que la ménagère soit active, vigilante ; qu'elle ne trouve pas ses occupations au-dessous d'elle, qu'elle ne craigne pas sa peine et sache prendre sa besogne.

J'ai vu des ménages admirablement tenus par les maîtresses de maison elles-mêmes, occupant une certaine position dans la société : l'ordre et la propreté régnaient partout, les repas étaient prêts à heure fixe et la mère de famille trouvait encore le temps de s'occuper de ses enfants, de les faire travailler et de les promener dans le milieu du jour. Tout est possible à une femme de bonne volonté qui

comprend l'étendue et la noblesse de ses devoirs. Cela dit, mesdemoiselles, abordons notre sujet et quand vous aurez suivi mon raisonnement, vous ne pourrez vous empêcher de dire comme Pandore à son brigadier : — Vous avez raison.

Prenons, si vous le voulez bien, notre exemple à Paris.

Un ménage parisien paye une cuisinière à raison de quarante francs par mois, ou quatre cent quatre-vingts francs par an.

Mettons pour la nourriture, le blanchissage et le logement de cette cuisinière, deux francs cinquante centimes par jour, ou soixante quinze francs par mois, ce qui fait une dépense annuelle de neuf cents francs.

Ajoutons enfin pour les exercices chorégraphiques de l'anse du panier auxquels se livrent, hélas ! bon nombre de cuisinières, quarante-cinq francs par mois, — nous sommes modestes ! — et nous avons cinq cent quarante francs de plus au bout de l'année.

Toutes ces sommes réunies égalent dix-neuf cent vingt francs par an ; en chiffres ronds : deux mille francs, car il faut aussi tenir compte des étrennes du jour de l'an, et de maint autre petit profit.

Donc, la moindre cuisinière coûte à Paris deux mille francs par an dans les ménages d'une aisance moyenne.

Une ménagère travailleuse et rangée qui saurait se passer de cuisinière et qui placerait la somme ainsi économisée à intérêts composés à 4 p. 100, chaque année, aurait amassé au bout de dix ans, vingt-deux mille francs !

Elle aurait alors 880 francs de rente.

Et au bout de vingt ans de cette sage économie, la ménagère aurait une rente au moins égale à la dépense qu'elle eût faite chaque année pour sa cuisinière.

Sujet de rédaction. — Montrez combien l'intérieur d'une maison est plus agréable lorsqu'il n'y a pas de domestique et parlez de l'économie qu'une femme laborieuse peut réaliser, si elle consent à se passer de bonne.

48. — Anecdotes.

Le grand Condé, ennuyé d'entendre sans cesse un fat parler de monsieur son père, de madame sa mère, de messieurs ses fils, appela un de ses gens et lui dit : « Monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher d'atteler messieurs mes chevaux. » Alors seulement le fat comprit son ridicule et ses sottes prétentions.



CONDÉ (Louis II de Bourbon, prince de), célèbre capitaine surnommé le Grand Condé, né à Paris en 1621, mort à Chantilly (Oise), en 1686.

Un banquier parisien avait invité à dîner un grand personnage du Caire avec lequel il espérait traiter d'une importante concession.

Le chef fit servir comme entrée du bœuf aux tomates; au premier service, du bœuf à l'étouffée; comme rôti, du bœuf à la broche...

Le maître de la maison fit demander son cuisinier.

— Qu'est-ce que c'est que ce dîner? s'écria-t-il.

— On m'a dit que monsieur recevait un Égyptien.

— Eh bien?

— Monsieur doit savoir que les Égyptiens adorent le bœuf!...

Les modes.

Une dame est au moment de sortir, et après avoir mis son chapeau à la tapageuse, comme on les porte aujourd'hui, demande à sa femme de chambre :

— Mon chapeau est-il droit?

— Oui, madame, il est bien de travers.

Madame vient d'examiner les comptes de la cuisinière et elle ne paraît pas contente.

— Voyons, Jeannette, encore des erreurs, et toujours à votre profit, c'est curieux, cela!

— Madame ne voudrait sans doute pas demander à une pauvre cuisinière de faire des erreurs au profit de madame.

49. — Trait touchant de cinq pauvres servantes.

Il y a quelques années, une maîtresse de pension des environs d'Orléans voulut agrandir son établissement devenu trop étroit, vu le nombre toujours croissant de ses élèves. Elle fut obligée aussi d'augmenter considérablement son personnel, qui jusqu'alors avait été fort restreint.



Un matin, qu'elle était seule dans son cabinet, assez soucieuse, en pensant aux charges nouvelles et lourdes qui allaient lui incomber, elle vit entrer Sophie, sa bonne fidèle, qui ne l'avait pas quittée depuis vingt ans; elle était accompagnée de quatre autres personnes. En arrivant vers sa maîtresse, elle s'exprima en ces termes : — Mademoiselle, j'ai bien cherché depuis quelque temps, parmi mes amies et mes connaissances, des servantes qui puissent vous convenir et m'aider dans mon emploi. Heureusement, je les ai trouvées, nous voici toutes cinq disposées à travailler de notre mieux et à vous seconder dans l'œuvre que vous avez entreprise; seulement, mademoiselle, nous mettons une condition à notre engagement, c'est que vous ne nous donniez pas de gages.

La maîtresse, émue, les yeux remplis de larmes, se lève vivement, va serrer la main de chacune de ces généreuses filles et leur dit :

— Mes enfants, j'accepte votre dévouement, merci. Ayons confiance en Dieu; il nous bénira.

Et les bonnes filles s'en vont radieuses vaquer à leurs nouveaux devoirs.

La maîtresse de pension, respectant la délicatesse de ses dévouées servantes, ne leur a jamais payé de gages depuis ce jour; seulement, tous les ans, elle leur offre une somme en rapport avec la prospérité de sa maison.

Dans nos temps d'égoïsme et d'amour de l'or, on est heureux de trouver de pareils traits de désintéressement, et l'on se dit avec satisfaction qu'il y a encore de belles âmes dans notre France!

50. — L'Enseignement de la Cuisine.

Les Anglais, toujours pratiques, ont eu le bon esprit de braver les préjugés et de faire entrer dans l'enseignement, à titre d'essai, une branche nouvelle, *la cuisine*.

L'École nationale culinaire de Londres comprend un vaste local où ont été construits un laboratoire de cuisine et un amphithéâtre pour les auditeurs.

Le laboratoire est pourvu de tous les appareils nécessaires à la préparation des mets. Les différents types de fourneaux, les différents moyens de chauffage, par la houille, le gaz et le pétrole, y sont représentés.

Outre le matériel du laboratoire proprement dit, l'école de Londres a encore une batterie de cuisine particulière pour les leçons pratiques destinées à servir de démonstration pendant la leçon théorique.

Nous avons la satisfaction d'annoncer que cette innovation vient d'être adoptée en France et nous en sommes heureuse; les mères ne sauraient trop tôt en effet, habituer leurs filles aux travaux du ménage et en particulier à la cuisine. On ne fait bien que ce que l'on fait souvent, et si l'on ne prend pas de bonne heure l'habitude de s'occuper de la nourriture et des repas, cette occupation, plus

tard, paraît insipide. Que de fois nous avons dit à de jeunes personnes qui se montraient peu empressées à remplir l'office de cuisinière dans leur famille : « Vous le regretterez un jour ! » Elles répondaient en riant : « C'en'est pas difficile, il sera temps quand nous serons en ménage. » Et, une fois mariées, elles nous avouaient leur tort, elles nous confiaient leur embarras dans l'apprêt des mets les plus simples et



l'ennui que leur causait cette besogne à laquelle elles n'étaient pas habituées.

Ah ! c'est que la nourriture est une chose importante.

De la bonne préparation des aliments et de la régularité des repas dépendent quelquefois la paix et le bonheur du ménage. Laissez-nous expliquer notre pensée.

Voici un ouvrier qui passe sa vie dans un travail dur et pénible ; lorsque l'heure du dîner sonne, sa figure a une expression de contentement, il va revoir sa femme, ses enfants, il va se reposer et reprendre des forces. Il arrive sur le seuil de sa porte à l'heure exacte, il entre. La bonne odeur de la soupe vient jusqu'à lui, il voit le couvert mis, une nappe bien blanche est sur la table, les assiettes indiquent la place de chacun, la ménagère met la dernière main aux plats du jour, les enfants manifestent leur joie ; le père s'assied, dit un mot affectueux à tous, mange de bon appétit, oublie son labeur et bientôt

La gaité brille au moment du dessert.

Supposez que cet ouvrier, au lieu d'avoir une excellente

ménagère, ait une femme maladroite, inexacte, se préoccupant fort peu des repas, que se passe-t-il ? En arrivant harassé de fatigue, ayant faim et ne trouvant rien de prêt, le mari est de fort mauvaise humeur ; il gronde, il se plaint, il lance quelques mots désagréables. Les enfants ont peur en voyant leur père en colère ; au lieu d'aller à lui, ils s'éloignent ou se cachent ; l'heure consacrée au repas se passe dans une sorte de bouderie, de malaise. On mange vite pour réparer le temps perdu, on se sépare dans la froideur pour recommencer la même scène au prochain repas.

Si, au lieu d'un ouvrier, nous parlons d'un cultivateur, d'un commerçant, d'un employé d'administration, l'effet sera toujours le même : bonne humeur, entrain si le repas est prêt à l'heure et s'il est bon ; mauvaise humeur dans le cas contraire.

Non, qu'on ne dise pas que la qualité des aliments et l'exactitude des repas ont peu d'importance ; l'expérience journalière dément cette assertion. Jeunes filles, ne dédaignez donc pas l'étude pratique qui forme une adroite cuisinière ; sachez apprêter des mets simples et agréables au goût, ne craignez pas votre peine pour varier les plats ou du moins pour varier la manière de les accommoder. Nous connaissons une dame qui sait apprêter l'insipide bœuf appelé *bouilli* de tant de façons différentes et avec tant d'art, que ses convives « s'en lèchent les doigts » chaque fois qu'elle en présente sur la table. La mère de famille qui sait préparer une nourriture simple mais appétissante, qui sait tirer un bon parti de tel légume, de tel morceau de viande, qui sait combiner convenablement le menu pour chaque jour de la semaine de manière à ne pas rebuter par la répétition du même plat, cette mère de famille est un véritable trésor ; elle contribue ainsi à la santé et au bien-être de tous ceux qui l'entourent.

Toutes les femmes, même celles qui sont dans l'aisance, doivent savoir faire ce que nous appellerons la cuisine indispensable, et cela pour une raison bien simple : c'est

qu'une cuisinière peut tomber subitement malade ou être obligée de s'absenter quelques jours, et que, pendant ce temps, les appétits ne désarment pas ; il faut manger ; comment faire ? Le problème sera vite résolu si la maîtresse de la maison n'est pas empruntée pour la préparation d'un dîner ; elle se mettra à l'œuvre, et, grâce à son talent de *cordons bleus*, tous les habitants de son petit royaume, je veux dire tous les membres de sa famille, feront un bon repas et ne lui marchanderont pas leur reconnaissance.

Sujet de rédaction. — Montrez la grande utilité pour une femme de savoir faire au moins la cuisine ordinaire, et dites l'influence que des repas soignés et prêts à l'heure ont sur la bonne humeur et le contentement des membres de la famille.

51. — Visite à l'École professionnelle et ménagère de jeunes filles.

La ville de Paris a établi, depuis peu, six écoles de jeunes filles, consacrées à l'instruction « professionnelle et ménagère ». Dans cet établissement, les élèves sont initiées aux soins et aux travaux du ménage et spécialement à la cuisine, qui est assurément la plus importante des occupations ménagères. La façon dont cet enseignement est donné aux élèves, nous a paru digne d'une relation.

Chaque jour huit élèves sont de cuisine et doivent apprêter, sous la direction d'un *cordons-bleus* professeur, un déjeuner dînatoire composé de : un potage, deux plats, un légume ou entremets sucré.

Chaque jour de la semaine comporte un menu différent, dont aucun plat, d'ailleurs, ne s'écarte du répertoire de la cuisine dite de ménage, soignée, bien apprêtée, mais sans prétention à l'art raffiné des Carême¹ et des Gouffé².

1. CARÈME (Marie-Antoine), célèbre cuisinier, né et mort à Paris (1784-1833).

2. GOUFFÉ (Jules), ancien officier de bouche du Jockey-Club, né à Paris en 1807 ; auteur de plusieurs ouvrages sur l'art culinaire.

La carte du jour de notre visite était ainsi rédigée : potage de semoule au beurre, lapin en gibelotte, maquereaux au court-bouillon, pommes de terre au lard. — Un dessert quelconque.



Chacune de ces cartes doit avoir été confectionnée par toutes les élèves à tour de rôle. Le programme de la semaine culinaire demeure donc à l'ordre du

jour (il est affiché dans la cuisine au-dessus du fourneau), jusqu'à ce que tout le monde l'ait mis à exécution ; c'est-à-dire apprêté et mangé.

Car le festin que ces demoiselles ont préparé, elles le consomment. Et tant pis pour elles si une main distraite a mis le sel trop lourdement dans la soupe, laissé brûler un rôti ou gâché une *liaison* ! Mais ces accidents-là arrivent rarement, l'œil vigilant de la cuisinière professeur est là. Et comme la directrice de la maison préside à tous les repas, on ne voudrait pas s'exposer à encourir ses critiques.

Dès le matin l'escouade des huit ménagères s'en va, d'un pied allègre, faire le marché, choisir, marchander, acheter, sous les yeux experts du mentor cordon-bleu, les denrées de toute espèce, — matières premières et assaisonnements, — qui serviront à confectionner le repas. Cette partie de l'apprentissage ménager n'est pas la moins importante. C'en est le côté véritablement économique ; il serait plus exact, peut-être, de dire : la véritable base.

Au retour, on se met à la besogne culinaire proprement dite, laquelle comprend tout le travail d'une cuisinière,

depuis l'*habillage* d'une volaille ou d'un lapin, et l'épluchage des légumes jusqu'au *coup de fion* donné à un plat au moment de le faire paraître sur la table.

Après le repas, on dessert, on range soigneusement les restes, qui doivent être resservis sous une autre forme. L'art d'utiliser ces restes, le plus profitablement et le plus agréablement possible, est étudié, à l'école ménagère, jusque dans ses dernières profondeurs. Après quoi, on lave la vaisselle et on met la cuisine en ordre de façon qu'elle soit aussi propre, nette, luisante, inodore, que le salon de réception de l'établissement.

Est-ce tout ? Pas encore ! Les ménagères novices sont tenues de rédiger et de mettre au net sur des cahiers *ad hoc*, qui leur serviront plus tard de manuels de cuisine domestique, les diverses recettes auxquelles elles viennent d'être expérimentalement initiées.

Mais, direz-vous, tout cela doit coûter de belles sommes à la Ville !... Je vais vous dire ce que cela coûte au juste : *cinq francs par jour* !

Cinq francs par jour font le budget quotidien de cette cuisine scolaire. Et ce budget de dépense ne doit, sous aucun prétexte, être dépassé. Nulle ressource extraordinaire, complémentaire, ni supplémentaire ! Viande, volaille, gibier (de basse-cour ou autre), poissons, légumes, œufs, fruits, beurre, épicerie, tout ce qui concourt à entrer dans la confection de ce repas, *mangé par dix convives*, — tout, excepté le pain et les boissons alimentaires, dont chacun doit fournir son couvert, — doit être payé avec ces cinq francs. Et sur cette allocation, il faut encore prendre de quoi entretenir la cuisine de balais, éponges, savon noir, grès, tripoli... et faire étamer les casseroles !

Et on y arrive, et l'on s'en tire ; et l'on s'en tire même très bien.

Sujet de rédaction. — Dites en quoi consiste le travail que doivent faire chaque jour les élèves de l'école ménagère chargées de la cuisine pour dix convives.

52. — Les Petits Secrets d'un cordon bleu.

La cuisine est une *science* de détails et de soins, et il ne faut rien négliger si l'on veut y réussir. Le plus petit manque d'attention peut faire d'un mets qui aurait été excellent un plat détestable. Un poisson peu frais, une volaille coriace, des légumes durs, un œuf trop cuit ou pas assez, un plat trop ou trop peu assaisonné, un potage qui sent la fumée, des denrées mauvaises et avariées, voilà autant de petits inconvénients qui changent la valeur de la nourriture et que savent éviter les bonnes ménagères. L'expérience s'acquiert vite pour peu qu'on ait de la bonne volonté. C'est pour venir en aide à nos lectrices que nous leur donnons ici des conseils sur les provisions de ménage, l'achat et la conservation de certaines denrées.

Un ménage bien dirigé doit être approvisionné des choses qui, pouvant se conserver, coûtent moins cher dans certaines saisons et quand elles sont achetées en gros ; mais alors il faut veiller à ce que l'abondance n'amène pas la profusion et le gaspillage. Seule la maîtresse de maison doit avoir la clef des provisions.

Poisson. — Tout poisson frais doit avoir les ouïes d'un rouge vif et non d'un rouge violacé ou blafard.

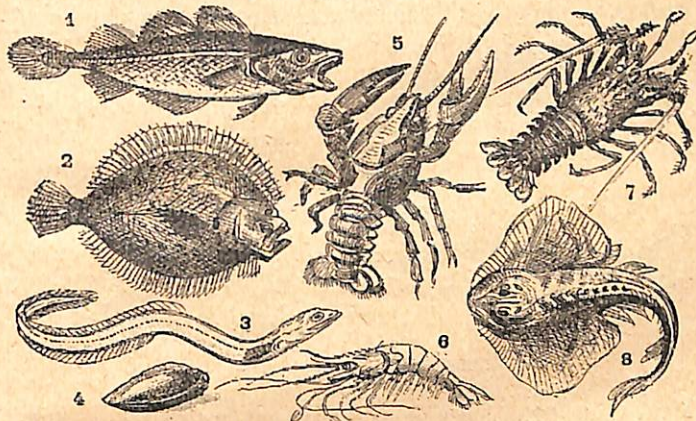
La meilleure *morue* est celle qui a la chair très blanche et dont les feuillets se détachent facilement les uns des autres.

La morue fraîche se nomme *cabillaud* ; on nomme *morue verte* celle qui est salée sans avoir été séchée, et *morue sèche* ou *merluce* celle qui est à la fois séchée et salée.

Les *moules* doivent être lourdes au poids, blanches et sans crabes dans les coquilles. Il faut rejeter celles qui sont légères et dont les coquilles ne sont pas fermées. Pour les rendre inoffensives, il faut les faire tremper pendant une heure dans l'eau vinaigrée et les plonger ensuite dans de l'eau claire pendant quelques minutes.

Quand on achète des *crustacés*, comme des *homards*, des *langoustes*, etc., il faut choisir non les plus gros, mais les plus lourds ; ils doivent avoir la queue résistante à la pression. Il faut les flairer pour juger de leur fraîcheur.

Passés, ils ont la queue flexible, leur brillant se ternit et ils deviennent pâles et gluants.



1. Morue. — 2. Turbot. — 3. Anguille. — 4. Moule. — 5. Homard. — 6. Crevette. — 7. Langouste. — 8. Raie.

L'état de fermeté, d'odeur et de coloration, — pour les *crevettes*, — indique également si elles sont suffisamment fraîches pour être consommées.

Les *anchois* doivent être blancs dessus, vermillés en dedans, ronds du dos et de petite taille.

La *raie bouclée*, c'est-à-dire celle dont la peau est hérissée d'aspérités, est plus ferme, plus tendre et plus blanche que la raie lisse.

Le *turbot*, — le roi des poissons de mer, — a la chair aussi délicate que savoureuse. On doit le choisir très blanc, bien épais et ferme au toucher.

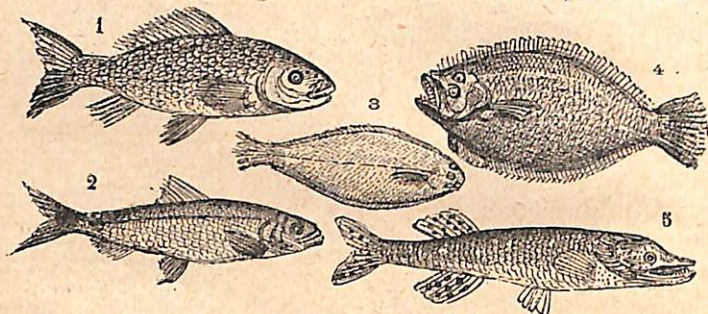
On doit préférer les *anguilles* dont le dos est d'un bleu d'ardoise et le ventre d'un blanc argenté.

Les *harengs frais* seront choisis laités, fermes au tou-

cher, les ouïes sanguinolentes, l'écaïlle brillante et le corps plutôt court que long.

Les harengs *pecs* (en caque, fraîchement salés) doivent être gras, charnus, blancs; ils ne sont tolérés que par les estomacs robustes.

Les harengs *sours* (salés et fumés) sont lourds et indigestes, — il faut qu'ils soient gros, fermes, secs, et à l'exté-



1. Carpe. — 2. Hareng. — 3. Sole. — 4. Barbue. — 5. Brochet.

rieur d'un beau jaune. — Ceux qui ont la peau ou les écaïlles ridées sur le dos sont généralement préférés à ceux dont les écaïlles sont très larges.

Inutile d'ajouter, — n'est-ce pas? — que l'usage prolongé de ce mets exige quelque prudence.

Les carpes de rivière sont plus estimées que celles des étangs; il faut les choisir grasses, larges et peu allongées.

Les brochets des étangs n'ont pas la chair aussi délicate que ceux qui vivent dans les rivières. Les premiers sont bruns, tandis que les autres ont le dos verdâtre et le ventre argenté. Il faut choisir ceux de moyenne grandeur, qui ont l'œil rosé et brillant, et la chair ferme au toucher.

On doit préférer les soles qui ont la peau du dos grisâtre à celles dont la peau est noire. Pour reconnaître si une sole ou une barbue sont fraîches, on pose le doigt sur leur dos ou sur leur ventre; si le doigt s'enfonce, le poisson n'est pas frais.

Si l'on veut expédier du poisson en été, on le met dans de la glace. A défaut de glace, on le place entre deux morceaux de fer; ce métal retarde la décomposition par l'électricité qu'il absorbe.

Il est bon, pendant l'été, de couvrir d'une toile mouillée le vase qui contient le poisson; l'évaporation de la toile humide le maintient frais jusqu'au moment où on l'écaïlle. Certaines cuisinières préfèrent écaïller et vider tout de suite le poisson, puis elles l'essuient, l'enveloppent dans du linge et le mettent dans un endroit frais jusqu'au moment de le faire cuire.

Lapin. — Volaille. — On reconnaît que les lapins et les lièvres sont jeunes quand, en tâtant les jointures des pattes de devant, on sent une petite bosse de la grosseur d'une lentille. Le lapin de garenne jeune a le museau allongé, pointu. La chair de la femelle est moins forte et par conséquent meilleure que celle du mâle.

Lorsqu'une poule est jeune, on voit un duvet long, léger, placé régulièrement entre les autres plumes; la peau, d'un tissu fin et rosé, est sillonnée de petites veines bleues. Chez la poule qui a plus d'un an, le duvet et les veines ont disparu, la peau est d'un blanc mat et moins lisse. Plus une poule a la patte lisse, plus elle est vieille.

La jeunesse d'un dindon se reconnaît aux pattes noires et douces et aux ergots courts; la vieillesse se distingue par les yeux enfoncés et les ergots durs et secs. La chair de la dinde est plus fine que celle du dindon.

Le bout du bec d'une jeune oie ne résiste pas à une pression énergique, il se casse facilement; de plus une jeune oie a le bec et les pattes jaunes tandis que les vieilles oies les ont rougeâtres.

Le chapon se reconnaît à une veine saillante à côté de l'estomac, à sa crête polie, à son ventre gras.

Le perdreau jeune a les pattes d'un ton clair et le bec inférieur tendre et facile à plier. Il n'a pas ou presque pas de plumes rouges sur le poitrail; enfin, l'extrémité de ses

ailes est formée de plumes grêles et jeunes dont les barbes sont peu fournies.

Quand on expédie du gibier, il est bon de le saupoudrer avec du sel, du poivre ou du café en poudre avant de le mettre dans une bourriche. Quelques chasseurs retardent la décomposition de l'animal en lui introduisant un morceau de charbon dans le corps et en lui serrant fortement le cou avec une corde afin d'empêcher l'air d'y pénétrer.



Perdrix et jeunes perdreaux.

Lorsqu'on craint qu'un gibier soit trop avancé ou *faisandé*, on le plume, on le vide et on l'arrose de jus de citron à l'intérieur et à l'extérieur. On peut aussi se servir de ce procédé pour les poulets douteux.

Toutes les familles ne peuvent élever l'utile animal qui offre à l'alimentation des travailleurs de si précieuses et économiques ressources; je veux dire le porc. Obligé de vous pourvoir d'un jambon au marché, en voulez-vous apprécier la qualité?

Introduisez une lame de couteau, — ou un bout de bois aigu, — sous l'os du jambon. Celui-ci est-il frais? — l'odeur sera agréable; si le bout de bois ou la lame métallique revient taché, et qu'il s'en dégage une odeur d'éventé ou autrement douteuse, gardez-vous d'acheter: le jambon est mauvais. Ceux à manche court, fermes et ronds, sont les plus estimés.

Le gras du bon lard doit être blanc, ferme; le maigre, d'une belle couleur, très peu nerveux, serré contre l'os.

Si le maigre a des raies jaunes, il est rance, — ou prêt à le devenir.

La couenne mince est d'un jeune porc; l'épaisseur, — selon qu'elle est plus ou moins accusée, — peut, jusqu'à un certain point, permettre d'apprécier, au moins très approximativement, l'âge auquel l'animal a été tué.

Pour enlever l'odeur désagréable d'une viande avancée et la rendre bonne à manger, il faut, ou la couvrir pendant deux ou trois heures de charbon de bois pulvérisé, ou bien mettre quelques morceaux de charbon allumé dans le vase où on la fait cuire.

Toutes les ménagères savent que pour conserver plus longtemps du bouillon il faut le faire bouillir tous les jours, et que le lait bouilli ne *tourne* pas. Il est bon de savoir aussi qu'en ajoutant une petite quantité de *bicarbonate de soude* à ces deux substances, on arrive au même résultat. Un gramme par litre de liquide.

Sujet de rédaction. — A quels signes reconnaît-on les bons poissons et leur degré de fraîcheur, et les volailles jeunes ou vieilles? Que faut-il faire pour conserver le bouillon et empêcher le lait de tourner?

53. — Un pâté délicieux.

Un excellent pâté, qu'aime le gastronome,
Cuit à point, dans un four que Marseille renomme,
A la croûte onctueuse; il garde dans ses flancs
Très peu de veau, beaucoup de grives, d'ortolans,
D'innocentes perdrix, de tendres bécassines,
Selon que les chasseurs, aux armes assassines,
Ont, la veille, couché, dans les vallons voisins,
Ou l'oiseau voyageur enivré de raisins,
Ou l'oiseau sédentaire ami du marécage;
Ou bien ceux qui, vivants, servent d'appeaux en cage.
Que jamais un poulet, une oie, un dinde, un veau,
Inondés grassement du jus d'un godiveau,
Seuls ne fassent les frais de cette œuvre importante!
Le seul pâté que j'aime et le seul qui me tente
Doit être croustillant, doré, juteux, fondant,
Et comme un fruit bien mûr expirer sous la dent.

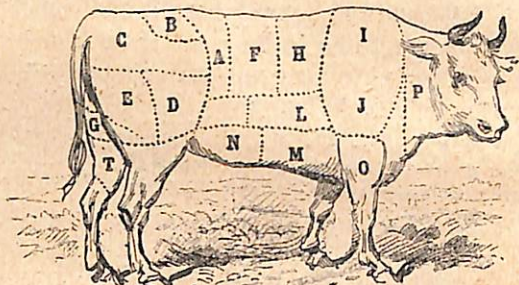
MÉRY¹.

1. MÉRY (Joseph), poète français, né aux Aygalades (Bouches-du-Rhône), en 1798, mort à Paris en 1866.

54. — Le Bœuf.

Les pièces de la viande de bœuf, de mouton ou de veau sont plus ou moins fines, plus ou moins nourrissantes suivant la finesse ou la composition de leurs tissus.

Les parties qui longent l'épine dorsale sont très succulentes, mais leurs principes nutritifs sont bien inférieurs



A. Aloyau et filet (1^{re} qualité). — B. Romsteck (1^{re} qualité). — C. Culotte (1^{re} qualité). — D. Tranche (1^{re} qualité). — E. Gîte à la noix (1^{re} qualité). — F. Faux-filet (1^{re} qualité). — G. Quasi (1^{re} qualité). — H. Côtes couvertes, entre-côtes (2^e qualité). — I. Côtes découvertes (2^e qualité). — J. Paleron ou épaule (2^e qualité). — L. Plats-côtes (2^e qualité). — M. Poitrine (3^e qualité). — N. Flanchet (3^e qualité). — T. O. Gîte (3^e qualité). — P. Collier (3^e qualité).

à ceux de la cuisse. Celles des membres antérieurs (épaules) ne viennent qu'ensuite, les os et la graisse y tenant plus de place.

Les abats ou organes intérieurs n'ont pas tous la même valeur comestible : le rognon et la langue sont très prisés, la cervelle et le cœur ne sont point à dédaigner ; le gras-double, le foie et surtout le mou (poumon) ne jouissent pas de la faveur des gourmets.

La cervelle et le foie contiennent beaucoup de phosphore : les personnes qui se livrent à un travail intellectuel ont avantage à s'en nourrir. Les autres abats, sauf le mou, sont assez riches en albumine.

Sujet de rédaction. — Nommez les morceaux du bœuf de 1^{re} qualité, de 2^e, de 3^e.

55. — Les Petits Secrets d'un cordon bleu (suite).

Les légumes doivent être cuits, autant que possible, dans de l'eau de pluie, de rivière ou de source. Lorsqu'on n'a que de l'eau de puits, eau *dure* contenant des sels de chaux, on ajoute 3 ou 4 grammes de cristaux de soude par litre de légumes secs.

Les légumes *verts* doivent être mis à l'eau bouillante et salée : le sel conserve leur couleur verte.

Les légumes *secs* doivent être mis à l'eau froide et n'être salés que lorsqu'ils sont à moitié cuits.

Les *petits pois* doivent être d'un vert peu foncé : ils sont tendres quand, en les écosant, ils conservent la petite queue qui les attache à la gousse.

Pour savoir si un *artichaut* est tendre, il faut en briser la queue près du corps. Quand elle se casse avec difficulté, qu'il en sort des filaments, c'est un signe que l'artichaut est vieux et dur.

Les meilleurs *navets* sont petits, fermes et farineux.

Les *haricots verts* qui sont tendres doivent se casser sans laisser de filaments. En les jetant dans l'eau fraîche après leur cuisson, on conserve leur couleur verte.

Les meilleures *lentilles* ont la peau très lisse ; elles sont rebondies et d'un beau blond. Il faut éviter de les faire cuire dans un vase de fonte ou de fer-blanc, car elles noirciraient.

Pour rendre verts les *épinards*, on ajoute à l'eau dans laquelle ils cuisent 3 ou 4 grammes de cristaux de soude. On agit de même pour les haricots secs qui ne sont pas de l'année : quelques cristaux de soude les font cuire plus facilement.

Les *asperges* doivent être cuites à l'eau bouillante et salée.

Les *cornichons* doivent être, au tant que possible, petits, verts et très durs.

Voici un procédé simple pour conserver durant l'hiver les légumes et les racines potagères :

Après avoir arraché les racines par un temps sec et chaud, on les laisse se ressuyer quelques heures sur le sol, en ayant bien soin de ne pas les laver ni les rafraîchir; puis on les transporte à la cave et on les étend, sans qu'elles se touchent, sur un lit de sable fin; on les recouvre d'un autre lit de sable sur lequel on étend une seconde couche de légumes; ainsi de suite. On recouvre le tout de plaques de gazon dont l'herbe a été tondue. Les diverses espèces de légumes doivent être séparées pour



qu'elles ne puissent se communiquer leur odeur.

Le *melon* doit exhaler un léger parfum et résister à la pression du doigt. Très jaune, très mou, très odorant, le melon est trop mûr.

Quand on achète des *oranges*, il faut choisir non les plus grosses, mais les plus lourdes, et celles dont la peau est fine, rouge et sans rugosités. Il en est de même des *citrons*; ils doivent avoir la peau fine et douce et exhaler une odeur suave.

Pour conserver des citrons, il ne faut pas les entasser, mais bien les déposer sur un rayon en fil de fer, afin que l'air puisse circuler librement tout autour.

L'*huile d'olive* pure se coagule plus facilement que

toute autre; elle ne donne pas de mousse quand on l'agite et quand on la vide d'un vase dans un autre.

Le *riz* doit être gros, blanc, propre et transparent; il ne faut pas qu'il sente la poussière.

Les *raisins secs* recouverts d'une couche blanche sont détériorés.



Le *sucré* de bonne qualité doit être dur, brillant, sonore lorsqu'on le frappe du revers du doigt, et se casser net sans tomber en miettes.

Les *miels* les meilleurs sont blancs ou jaunes dorés; ils sont aromatiques, épais et transparents. Le miel du Gâtinais¹ est blanc, celui de Narbonne est jaune.

Le *savon sec* est plus profitable que le savon frais; c'est pourquoi il est bon de faire sa provision à l'avance. On le met dans un endroit sain.

Le *café torréfié*, c'est-à-dire *brûlé*, doit être frais; lorsqu'il est vieux, il est âcre et sans arôme. Le café vert, au contraire, gagne de la qualité en vieillissant. Les grains de café doivent être secs et sonores, durs sous la dent, d'une saveur franche et sans odeur étrangère. Un mélange de moka, de martinique et de bourbon fait un excellent café.

Le bon *chocolat* a une odeur de cacao, il est onctueux sous la dent; sa cassure est brune et ne doit présenter rien de graveleux.

Sujet de rédaction. — A quoi reconnaît-on la qualité des petits pois, artichauts, haricots verts, asperges, cornichons, melons, oranges, citrons et aussi de l'huile d'olive, du sucre, du savon et du café.

¹ *Gâtinais*, province de France comprise partie dans l'Ile-de-France, partie dans l'Orléanais.

56. — Anecdotes.

Le célèbre Dominique, arlequin de la comédie italienne, se trouvant au souper de Louis XIV, avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le monarque s'en aperçut, et dit à l'officier qui desservait : « Que l'on offre ce plat à Dominique! — Quoi! sire, et les perdrix aussi? » Par cette adroite plaisanterie, Dominique eut, avec les perdrix, le plat qui était d'or ciselé.



Louis XIV, fils
de Louis XIII, roi de
France de 1643 à 1715.

L'autre jour, dans une auberge, des gens faisaient un assez singulier emploi, au figuré, d'expressions techniques de l'art de la cuisine. Passez-moi de vous rapporter ces propos, malgré leur trivialité. La chaleur du feu était extrême et chacun s'en plaignait. Un homme s'avise de dire : *Je suis tout rôti*. Un autre reprend : *Et moi, je suis bouilli*. Un troisième, qui était placé précisément au milieu des deux premiers, se met à dire avec un grand flegme : *Pour moi, je suis entre deux plats*.

Un homme regardait deux marmitons qui se battaient au fond d'une cour. Un passant lui demande d'où vient le bruit qu'il entend. « Ce n'est rien, dit-il, c'est une batterie de cuisine. »

A l'époque du choléra, les médecins défendaient les légumes aqueux. « Nous mangeons pourtant bien de l'oseille, dit naïvement une dame, mais ça a des queues si petites ! »

Un roi de France, visitant la belle habitation qu'un seigneur venait de faire construire, lui dit qu'il n'y voyait qu'un seul défaut, c'était que la cuisine était trop petite et qu'elle ne répondait pas à la beauté et à la grandeur du bâtiment. « Votre Majesté ne doit pas s'étonner de cela, lui répondit le seigneur, c'est l'exiguïté de ma cuisine qui m'a fait agrandir ma maison. » Le proverbe dit : « Grasse cuisine a pauvreté pour voisine. »

57. — La Cuisinière poétique.

Il s'est trouvé un charmant esprit qui a pensé que la cuisine pouvait être chantée par les poètes, c'est Charles Monselet¹. Voici un mets du Nivernais² dont la réputation est grande.

L'ÉTUVÉE.

Vous avez, je suppose, une carpe dorée,
Une tanche aux beaux reflets verts,
Une anguille d'eau vive à la robe cendrée;
Trois beaux poissons de goûts divers;

Écaillez et videz, ménagez la laitance,
Coupez le reste par tronçons.
Vous avez sous la main, j'en suis certain d'avance,
Le plus brillant de vos chaudrons.

Mettez-y vos poissons, sel, poivre, ail une gousse,
Avec un sentiment profond,
Baignez le tout de vin, pas de celui qui mousse;
Du rouge, mais surtout du bon.

Suspendez le chaudron au moyen de chainettes,
Ou bien sur un trépied de fer;
Préparez du bois sec comme des allumettes,
Faites dessous un feu d'enfer.

Entretenez ce feu comme une autre Vestale,
Sans quoi, le tout serait perdu.
Chauffez, chauffez toujours... Ah! l'on sonne à la salle,
Madame attendra... c'est connu.

Partout la flamme mord et vient trouver, la folle,
Le vase en ébullition.
Voyez-vous au-dessus cette rouge auréole,
Comme du cuivre en fusion.

L'esprit s'est dégagé, vite saisissons l'heure,
Procédons aux derniers apprêts.
Doucement... et sang-froid... Allons, mettez le beurre,
Un bon morceau surtout très frais.

1. MONSELET (Charles), écrivain français, né à Nantes en 1825, mort à Paris le 18 mai 1888.
2. Nivernais, ancienne province de France, avait pour capitale Nevers.

Dix minutes encore, votre sauce se lie;
 Chauffez un peu, mais à feu lent.
 Posez votre chaudron sur la cendre rougie,
 Recouvrez-le d'un torchon blanc.

On a sonné ! portez à madame qui boude
 L'étuvée : on n'est pas content,
 Mais l'on va se lécher les doigts jusques au coude;
 Alors vous aurez du talent.

58. — Termes de cuisine.

La cuisine a un grand nombre de termes spéciaux; nous allons donner ici les plus usités, ceux que nos lectrices ne peuvent et ne doivent ignorer.

Bardes de lard. Tranches de lard très minces, dont on couvre une volaille que l'on veut faire rôtir ou braiser.

Blanchir. Faire blanchir des légumes, c'est leur donner une première cuisson dans l'eau bouillante avant de les apprêter.



Poulet bridé.

certain ragoûts.

Brider. C'est maintenir avec une ficelle les membres d'une volaille, ce que l'on nomme vulgairement *trousser*; *débrider*, c'est ôter les ficelles.



Brochette d'oiseaux bardés.

Chapelure. Croûte de pain râpée ou pulvérisée.

Dégorgier. On fait dégorgier les poissons et les légumes en les faisant séjourner dans l'eau plus ou moins longtemps soit pour en retirer l'acreté, soit pour les obtenir blancs.

Émincer. Couper en tranches minces.

Dorer. Étendre, à l'aide d'un pinceau, du jaune d'œuf délayé sur les surfaces en pâte crue d'une tourte, d'un pâté ou d'un gâteau.

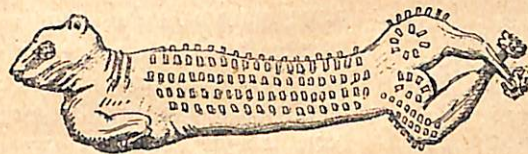
Étuvée. Faire cuire à l'étuvée, c'est cuire les viandes à court mouillement, avec feu dessus et dessous.

Foncer. Foncer une casserole, c'est en couvrir le fond avec des débris de lard, des carottes et des oignons émincés. Foncer un pâté, c'est faire prendre à un morceau de pâte mince la forme d'un moule.

Garniture. On nomme ainsi

les accessoires, tels que légumes, hachis, croûtons, persil, etc., que l'on ajoute à certains mets pour les assaisonner ou les orner.

Larder, piquer. Larder, c'est introduire avec une lardoire, des filets de jambon, de



Lapin piqué.

lard, etc., dans un morceau de viande ou dans la chair d'une volaille. — *Piquer*, c'est larder avec de petits lardons très rapprochés.

Marinade. Saumure composée de vinaigre, de sel, d'huile et d'herbes aromatiques, et qui sert à conserver certaines viandes.

Mijoter. C'est faire cuire lentement la viande dans son jus en posant la casserole sur un feu très doux.

Mitonner. On fait mitonner le pain en le laissant tremper longtemps dans le bouillon sur le feu.

Mouiller. Verser dans un vase le liquide nécessaire à la cuisson des aliments.

Paner. Couvrir de pain émietté la viande qu'on fait griller ou rôtir.

Rafrâchir. Faire refroidir les aliments en les passant à l'eau froide après les avoir égouttés du liquide dans lequel ils ont été échaudés ou blanchis.

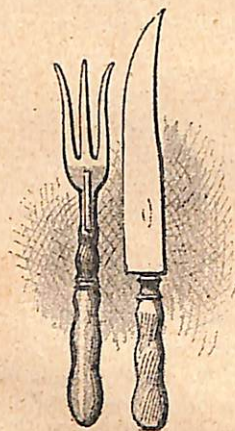
Revenir. Faire revenir ou faire roussir, c'est faire prendre couleur aux viandes, aux légumes, etc., avec du beurre, de la graisse ou de l'huile, en les tournant avec une cuiller ou en les faisant sauter.

Rissoler. Faire rissoler des viandes, c'est les exposer à un feu vif pour que les surfaces extérieures prennent couleur et sèchent au point de rester légèrement croquantes.

Sujet de rédaction. — Expliquez le sens des principaux termes employés dans la cuisine.

59. — Manière de découper à table.

Dans les grandes maisons on ne découpe plus les viandes rôties à table; cette opération se fait à l'office. Pour bien découper une pièce quelconque, il faut d'abord être assis



Fourchette et couteau à découper.

à son aise et avoir les mouvements libres, c'est-à-dire ne pas être gêné et ne gêner personne. La pièce à découper doit être disposée sur le plat, sans jus, sans sauce, sans garniture, afin de pouvoir être retournée dans le sens le plus commode.

Les instruments indispensables au découpage consistent en une solide fourchette à trois branches et un grand couteau à lame pointue et bien affilée. Quant à la manière d'opérer, elle est naturellement subordonnée à la nature même des pièces. Le point essentiel de l'opération consiste à se rendre un compte exact de la construction intérieure des pièces qu'on a sous la main, à les aborder dans leur sens le plus pratique, et enfin, à savoir distinguer les parties les plus parfaites, de façon à les découper sans rien faire perdre de leur physionomie appétissante, ni de leurs qualités gastronomiques : là est l'écueil. C'est une étude simple, mais une étude qu'on ne doit pas négliger; car ce qui embarrasse l'opérateur, ce qui le déconcerte quelquefois, c'est quand il se fourvoie dans le cours de l'opération, c'est-à-dire quand il ne trouve pas le joint des articulations ou bien qu'il coupe les viandes dans un sens contraire. Les morceaux doivent être coupés net, sans hachures; ils doivent aussi avoir une forme convenable et n'être ni trop gros ni trop petits.

Il ne s'agit pas seulement de savoir bien découper, il faut encore le faire vivement et promptement. Quand les convives attendent, quand tous les yeux sont braqués sur l'opérateur, il faut qu'il se tire adroitement d'affaire, et, pour en arriver là, il doit à l'avance faire un petit apprentissage dans les repas d'intimité, de la famille.

La manière la plus ordinaire de découper un *poulet* consiste à en faire cinq parties principales, qu'on divise au besoin. On enlève d'abord la cuisse



Pigeon.

et on passe à l'aile. Cela fait, on retourne le poulet et on agit de ce côté comme de l'autre, puis on dépouille la carcasse des blancs qui la couvrent, on la désarticule au milieu et on en fait plusieurs morceaux. L'aile et les blancs de poulet sont des morceaux de choix. Les perdreaux et les bécasses se coupent comme les poulets.

On fend les *pigeons* dans leur longueur et on divise chaque moitié en deux.

La *caille*, la *grive* et la *bécassine* se coupent en deux parties, dans le sens de leur longueur.

Pour les *oies* et les *canards*, l'opérateur fait d'abord des aiguillettes, c'est-à-dire qu'il coupe en filets minces les chairs

des deux côtés de l'estomac et le blanc des ailes.

A moins d'y être forcé, on ne détache pas les cuisses d'une *dinde rôtie*; on distribue seulement les ailes et les filets, pris sur la longueur de l'estomac. Les *dindonneaux* se découpent comme les poulets.



Poulet.

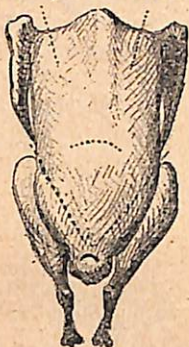


Canard.



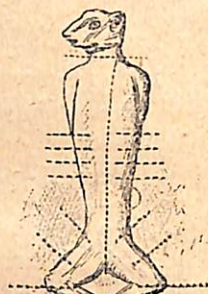
Caille.

Le plus ordinairement on ne sert comme rôti que le train de derrière des *lièvres* et des *lapins*; le devant est employé en civet. On soulève le râble¹ et on le coupe par troncçons. On trouve sous le râble le filet, qu'on enlève de chaque côté et qui peut être divisé. Ce sont les morceaux les plus recherchés.



Dinde.

Pour découper les *poissons* de forme allongée, on trace d'abord sur le milieu du corps une ligne allant de la tête

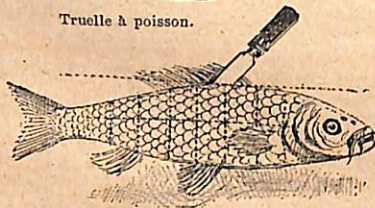


Lapin.



Truelle à poisson.

à la queue, puis on divise le côté du dos avec la truelle et on distribue les morceaux dans



Poisson.



Gigot.

les assiettes. La laitance est la partie la plus délicate, on la partage entre les convives.

Le *gigot* et le *jambon* doivent être coupés en tranches très minces : le premier horizontalement, le second perpendiculairement.

Sujet de rédaction. — Quelles sont les précautions à prendre pour bien découper? Comment découpe-t-on les différentes pièces de viande, de volaille, de gibier, de poisson?

1. *Râble*, partie du lièvre, du lapin, etc., qui s'étend depuis le bas des épaules jusqu'à la queue.

60. — L'Art du nettoyage.

On nettoie :

Les *meubles vernis*, avec un mélange, en parties égales, d'huile d'olive ou de lin, et d'alcool.

Les *meubles polis*, avec de l'encaustique, de la cire ou de l'huile siccativ.

Les *ustensiles de fer*, comme pelles, pincettes et chenets avec du papier de verre, de la brique rouge ou du sablon (grès pilé).

La *fonte* (poêles, réchauds, etc.), en la frottant avec un oignon cru d'abord, et en étendant ensuite de la mine de plomb avec une brosse. Frotter de nouveau avec un vieux morceau de laine, pour sécher et faire reluire.

Les *ustensiles étamés* se lavent à l'eau bouillante; on les essuie ensuite et on les passe au blanc d'Espagne¹ à sec. On agit de même pour les *ustensiles de fer-blanc*.

Les *vases en terre* ou en *porcelaine*, avec de la cendre ou du sablon très fin, légèrement humecté. On peut prendre aussi de l'eau de soude ou de potasse.

Les *tables de cuisine*, l'évier, avec de l'eau très chaude dans laquelle on a fait fondre 40 ou 50 grammes de cristaux de soude.

Les *dessus de marbre* de cheminées, avec de l'eau de potasse ou de savon noir.

Les *couteaux*, en les frottant fortement, au moyen d'un bouchon de liège, avec de la cendre mouillée, du sablon ou de la brique anglaise. On peut aussi enfoncer les lames de couteaux dans la terre humide du jardin et de la cour, en leur donnant un mouvement rapide de va-et-vient jusqu'à ce qu'elles soient claires. Les couteaux qui servent tous les jours doivent être lavés et essuyés après chaque repas; quant à ceux dont on ne se sert pas journellement, il faut les mettre dans un endroit sec et enduire légèrement leur lame de graisse de porc non salée.

1. *Espagne*, royaume d'Europe, capitale *Madrid*.